F R C-3
22776

LE GÉNIE DES SIÈCLES.

Par THÉOPHILE MANDAR.

L'abeille est petite entre les animaux qui volent, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux. *Ecclesiaste*, *chap. XI*, *ver. II.*



A PARIS,

De l'Imprimerie de HAUTBOUT l'aîné,
Jardin de l'Orange.

L'AN IV.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE dont nous donnons ici une seconde édition, est le fruit d'une ame fortement éprise de l'amour du bien général et profondément affligée des maux de la patrie. Le régime affreux qui appésantit long-tems sur elle son sceptre de fer; nous avait fait refuser à l'auteur de cette énergique production de l'imprimer, sans en mutiler le texte. Aujourd'hui nous lui restituons toute sa force primitive. Nous osons l'avancer; cette manière grande, large et prophétique d'énoncer d'importantes vérités, ne peut qu'embrâser les ames de l'amour sacré de la patrie

et d'une haîne implacable pour tous les genres de tyrannie.

Ici, le Législateur entendra le cri de la postérité debout pour absoudre, bénir ou maudire sa mémoire. Ici, le Citoyen lira tracés en caractères de feu l'amour de l'ordre et l'horreur de l'anarchie. Vieillards, vous y parlerez le langage de la sagesse. Jeunes gens, vous y puiserez de salutaires maximes, des leçons de vertu.

A la place de l'épisode d'Ispahan et de Bassora dont le Génie des siècles dépeint avec de si vives couleurs les ruines désolées, les lecteurs substitueront, selon les tems et les événemens, les noms des grandes villes de l'Europe qui éprouveraient le sort affreux de la métropole de la Perse et celui de Bassora.

HAUTBOUT l'aîné.

PRÉFACE.

NOUS avons en vers un grand nombre d'ouvrages dont la perfection et dont la majesté ont excité notre admiration.

La poësie rimée exige un talent si rare, un goût si pur, qu'il m'a semblé qu'à moins d'être le rival de J. B. Rousseau, du grand Corneille, de Racine, de Voltaire et de Lebrun, je devais y renoncer.

Après Montesquieu, qui nous a donné en prose le TEMPLE DE GNIDE, Reyrac s'est frayé sur le Parnasse une route à part; son hymne au soleil offre des beautés que Pindare et Rousseau eussent admirées.

On sait que Milton a donné le Paradis Perdu en vers blancs; je n'ai pu lire Klopstock dans l'original, et je laisse aux

personnes profondément versées dans la langue Allemande, à nous peindre tout l'enthousiasme qu'elles auront éprouvé à la lecture de la *Messiade*.

Je ne connais point de poësie traduite en prose, qui soit comparable au poëme de Klopstock ; quelle élévation dans les idées ! quelle sublimité dans la morale ! et quelle majesté dans les images !

On admire Gessner, mais on révère Klopstock ! Le seul wieland balance la gloire du premier, il relève la gloire du second, il en est le superbe et sublime rival.

La différence qui se trouve entre le texte de Milton, comparé à la traduction en prose française, est si grande que l'on peut juger de celle qui doit se trouver, par la même raison, entre le texte de Klopstock et la traduction de Danthelmy ; et néanmoins on doute s'il serait possible d'être plus riche et supérieur à Dupré de St.-Maur, et plus fidèle ou plus pur que Danthelmy.

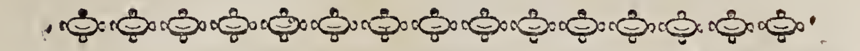
Quels charmes j'ai éprouvé à la lectures de ces deux poëmes !.... Bientôt j'ai ouvert Isaïe et les Prophêtes; mon ame s'est agrandie à la lecture des ouvrages hébraïques, il m'a semblé, pour me servir de l'expression de Milton, *que je me promenais à travers l'Éternité dans la variété de mes pensées*; alors, méditant sur les destinées futures du genre humain, j'ai pensé que le tems viendrait où les lois de ma patrie feraient sa gloire et son bonheur.

Un nouvel Ère, l'Ere de la liberté, appelle un autre style et des images nouvelles, tout devient immense, et tout est solemnel pour un Peuple qui s'est affranchi lui-même; les mots n'ont plus la même signification; et la réthorique disparaît effacée par la lumière de la vérité, éclairant de son flambeau la liberté du monde.

Le grec, le latin, l'hébreu et l'art des vers, ne sont point entrés dans le plan

de mes études ; je suis l'enfant de la nature, j'ai dédaigné le luxe de la science et toute sa pompe ; la nature est si belle de sa seule beauté.





ARGUMENT

du Génie des siècles.

Le Génie des siècles agit ici comme ELOA, *le premier des anges dans le Messie de* KLOPSTOCK, *il est agent intermédiaire entre Dieu et l'homme.*

*L'homme né des sages est l'emblême du peuple Français. J'ai fait parler la postérité sous le nom d'*ERO-AETAS *ou de millième siècle.*

Dans le huitième chant, j'ai placé la génération actuelle en la présence des générations passées et de tous les siècles à venir.

Cette idée m'a paru grande, et très-propre à imprimer dans le cœur de tous les citoyens, un respect profond pour les saintes lois de l'humanité et de la justice.

Le regard que nous jetons aujourd'hui sur les siècles écoulés, peint à nos esprits l'attention avec la quelle les siècles à naître fixeront

les leurs sur tout ce que nous créons maintenant. Cette figure est de toute vérité.

Tous les habitans de l'univers ont été représentés par les noms des grands fleuves qui arrosent les quatre parties du monde.

Il me reste à parler de la forme rithmique que j'ai choisie pour cet ouvrage ; mais je crois inutile de justifier l'innovation dont j'ai fait usage. Le lecteur se reportant tout naturellement à l'époque orageuse où j'ai écrit ; suppléera par sa sagesse à tout ce que je lui dirais, soit sur la forme toute orientale dans les expressions ; soit sur des inversions trop hardies ; soit enfin sur le défaut d'unité, de tems, de lieu, et d'action. Il jugera toute l'étendue de la douleur dont je fus pénétré, et il se dira : l'auteur ne pouvant contenir ni exprimer sa vive douleur à la vue des maux de sa patrie, s'est égaré dans l'immensité des âges et des empires.



LE GÉNIE DES SIÈCLES.

CHANT PREMIER.

SUSPENDS ta douleur, ô mon ame !... Déjà la fureur et l'envie ; l'ambition et la cupidité rassasiées de crimes, succombent sous le poids du remords.

Étends tes aîles, ô mon ame !... Prends ton essor vers un avenir plus heureux ; détourne les yeux de ces scènes de vengeances qui tiennent ouvertes, à-la-fois, toutes les veines du corps politique.

Écarte le souvenir de tous les excès, de tous les crimes ordonnés par les Rois, ou par les ministres des Rois.

Efface des pages de l'histoire les années et le règne de la tyrannie.

Déchire le voile sept fois redoublé qui couvre les crimes de la trahison, de la perfidie et de l'anarchie.

De l'anarchie, armée contre le genre humain ; rallumant les feux de la discorde et l'incendie de la guerre civile. Peins ses ravages.

O mon ame ! plane sur la cîme des montagnes les plus élevées ; isole tes pensées ; dévore tes larmes.

Nations, soyez dans le silence ! Je distingue je ne sais quelle hilarité sur toutes les fleurs ; elles s'animent ! Elles respirent.

Ce rocher fils du Tems, il s'agite depuis ses fondemens jusqu'à sa cîme voisine des nues.

Comme cette lumière est douce ! Ce fleuve majestueux il dessine en traits brillans et mobiles les beautés de la création ; il en reflète la haute majesté.

Ce fleuve ! Dieu ! il élève ses eaux ; il

devient immense comme la mer qui baigne l'Affrique et l'antique Hespérie.

Soudain mon œil est frappé de la vue d'un phantôme qui naît au sein des vagues émues.

Il s'approche. Les goutes d'eau suspendues au diadême de sagesse et de paix qui le couronne, se cristallisent et brillent avec tout l'éclat des perles de l'Orient.

Il s'arrête sur le sommet de ce rocher ; ô merveille ! A ce rocher, que je n'apperçois déjà plus, à ce fleuve dont l'onde s'est tout-à-coup écoulée, succède une création nouvelle.

Nations ! soyez dans le silence. Une voix se fait entendre et dit : JE SUIS LE GÉNIE DES SIÈCLES.

Voix de l'avenir ! m'écriai-je, découvre à mes regards le type de la Liberté ; explore les causes de la tyrannie.

Dis pourquoi l'opinion, qui pouvait garantir la liberté des Peuples, se taît en présence des rois ; se courbe sous la faulx de la terreur et souffre sans tonner les fers de l'anarchie ?

Dis pourquoi les Sages permettent la tyrannie ?

Génie des siècles ! vois-tu l'Espagne reculer d'épouvante au souvenir de Philippe II ?

Dis quels crimes avaient commis nos ayeux ?...... Ah ! tu étais torturé par les furies alors que tu fis naître Louis XI ; alors que tous les poisons et toutes les fureurs d'une politique Ausonienne, éclos dans l'ame atroce de Médicis, se répandirent en flots de sang et formèrent un Océan de forfaits et de crimes qui couvrit ma Patrie.

Révêle à mon ame émue les principes de tes déterminations. Montre-moi le germe avec lequel tu enfantâs le despotisme du règne de Louis XIV ;

De ce long règne qui fut générateur de tant de maux, de tant de guerres, dont le cours n'est pas à sa fin.

Enseigne aux Peuples cette morale éternelle, inséparable de la vertu, qui n'écoute que la vérité, et qui veut le règne exclusif des lois.

Dis cette presciente sagesse qui, toujours juste en ses vastes desseins, est, pour les états, l'œil du Dieu conservateur.

Annonce à ma Patrie cette politique qui, devançant le vol des Géans du crime, aux aîles de tempêtes, protége les cités et défend tout un Peuple de la férocité de ces hommes-vautours.

Dévoile les erreurs échappées à nos Législateurs ; peins l'horreur du massacre et le cri des enfans à la mamelle, et les larmes des mères de famille !

Sur ma lyre en deuil fais retentir le gémissement du Peuple. Redis l'auguste plainte de nos vieillards désolés !

Avec quelle rapidité la guerre et la famine marchent sur les pas de l'insurrection !

Puisse la leçon que donne à l'Univers la chûte d'un empire, être utile aux générations !

Génie des siècles ! déroule ces pages éloquentes où tu peins, et les larmes du Peuple et les crimes des rois.

Prête à mes chants cette harmonie divine, par qui sont éternels les conseils que tu donnes.

Puissent mes chants, applaudis des vieillards, cicatriser les playes de ma chère Patrie !

Ecoute, ô mon fils ! Plusieurs causes concourent à la décadence des états.

La plus active est cette trop grande inégalité de richesses territoriales.

Que dirai-je du célibat, que des hommes avaient honoré du nom de *Vertu*, et qui en est le profanateur ?

Vois naître la misère par-tout où passèrent les tyrans, l'opulence, et les grands !

Vois la se répandre sur le peuple ; vois ces armées tour-à-tour dévorées et dévorantes.

Vois le luxe effréné ; tel qu'un fleuve rapide, il descend du trône, il inonde les grandes villes, il dévaste les campagnes.

Il

Il ordonne la magnificence des grands ! Il crée la faim du pauvre ; il énerve les citoyens, il les désarme, il les enchaîne au pied du tyran qu'il menace et dévore.

Ah ! si les peuples ne forment enfin une ligue puissante de vertus et de courage ! ....

Vois s'allumer le feu dévorant de l'anarchie, qui s'accroit par le choc impétueux de tous les intérêts, de toutes les passions ;

De l'anarchie, qui opère la dissolution subite de toutes les autorités ;

De l'anarchie, ce despotisme composé de la volonté arbitraire et aveugle de tous les citoyens.

Puissent-ils calculer tous les maux qui naissent pour un état de l'oubli de l'ordre, et de l'infraction des lois !

N'est-ce pas l'anarchie qui, allumant toutes les foudres de la terreur, étend sur les empires le silence des tombeaux ?

Elle convoque le crime ; elle arrache à la torture des remords, ces scélérats que

menaçait, hier encore, le glaive de Thémis.

Et, dans leurs mains teintes de sang, elle dépose avec une joie féroce, les balances sacrées.

C'est l'anarchie qui rompt l'anneau conjugal, et met entre deux cœurs l'espace de la haîne.

Combien elles sont rares les révolutions qui changent la face des empires ! .... Les siècles s'écoulent ; ils étendent une nuit obscure sur les événemens passés ; ces événemens ne sont connus que de ceux qui déroulent l'histoire.

N'a-t-on pas vu ces grands hommes, nés pour rajeunir les sociétés, aux prises avec les agens du despote ; et des hommes assez vils et lâches pour féliciter les tyrans de l'avantage qu'ils avaient obtenu sur la philosophie ?

Plus rampans que l'animal dont on a resserré le collier, ils caressent leurs maîtres.

Tu es jeune ! défends-toi des prestiges

de l'ambition ; évite des applaudissemens prématurés ; avec toi, ô jeune homme, je veillerai !

La gloire sera la récompense de tes longs travaux, s'ils sont utiles.

As-tu considéré les rapports qui se trouvent entre la morale d'un état, et sa prospérité ?

As-tu interrogé les siècles heureux ; les as-tu opposé à ces tems d'anarchie ?

Compare ces applaudissemens rapides auxquels se livre un peuple enivré d'espérance, et prenant toutes les illusions pour la réalité du bonheur, à ce fleuve de larmes coulant de tous les yeux :

Souviens-toi du cri des négres ; il troubla ton sommeil, à deux mille lieues de distance, après quatre mille jours écoulés.

Leur gémissement et leur cri ont franchi l'espace et le tems.

Révèle à ta patrie ces vérités austères, terribles, éternelles, que je dépose dans ton cœur.

La mort ! elle n'est qu'un passage de la vie à la vie.

Le poignard de Caton , l'heure éternelle de Démosthènes, la cigüe de Socrate , l'èchafaud de Sidney ;

Voilà la récompense réservée à ces hommes purs qui, méditant toutes les vérités, osent les publier.

La vie du sage est sa pensée écrite , sa parole entendue ; le sage qui se taît à la vue des maux de sa patrie, est plus infâme que la servitude.

Où sont les monumens érigés à ces hommes qui n'ont que de l'or ?

La mémoire du riche sans vertu se précipite comme un plomb dans le muet abîme de l'oubli.

L'homme de génie est respectable encore plus au sein de l'indigence.

La patrie prête à sa voix une oreille attentive.

La patrie chérit sa mémoire, console et nourrit sa veuve, élève ses enfans.

Sur l'orgue harmonieux, sur la harpe divine, les noms des grands hommes retentissent dans les jours du triomphe et de la victoire !

Trop souvent des pensées amères viennent t'assaillir dans ta retraite.

Alors que ta pensée découvre tous ces peuples dont la magnificence est devenue la proie d'un barbare ;

Alors que du sommet des pyramides d'Egypte j'expose à tes yeux Babylone, Ninive, Memphis !

La vue de tant d'empires qui ne sont plus, permettrait-elle à ton ame une larme ? Écoute et médite sur les causes de la décadence des empires.

Cent générations sont là ! cent rois ! Les nations qu'il gouvernaient s'offrent à ton esprit ; la poussière que le vent emporte est la population toute entière d'un grand royaume !

Le seuil de ce palais, aujourd'hui désert, a servi de passage à des millions

d'hommes ! Tu foules à tes pieds la cendre de citoyens, et peut-être le monument ignoré d'un grand-homme ?

De tous côtés tu planes sur des ruines, le silence de la solitude t'environne ; le trépas a cessé d'agir sur ces empires qui étaient là.

Que sont les momens de la vie et sa rapidité, comparés à tant de peuples, maintenant oubliés sur la terre !

Sais-tu ce que peut la Sagesse, et ce que son vouloir ajoute à la durée d'un état ?

As-tu interrogé la cendre des législateurs ? (*)

Dis quelle est la puissance d'un peuple qui chérit les lois ; il en compose l'élément de son bonheur, et les rend arbitres de sa destinée.

(*) Voyez les Ruines de Volney, et le livre de la félicité publique par Chatelux.

Considère l'habitant sobre et sage de la campagne; il atteint un siècle de vie; la sève de la vertu et de la joie ensemble ont circulé dans ses veines ! Il meurt sans angoisses, il a vécu sans crime.

Promulgue au son de la trompette ces vérités si redoutées par les tyrans; si utiles aux peuples qui veulent être libres.

N'envie point à tes maîtres dans l'art divin des vers, ce riche tribut d'admiration qui accompagne dans leurs triomphes magnifiques les poëtes chéris d'Appollon et des Muses.

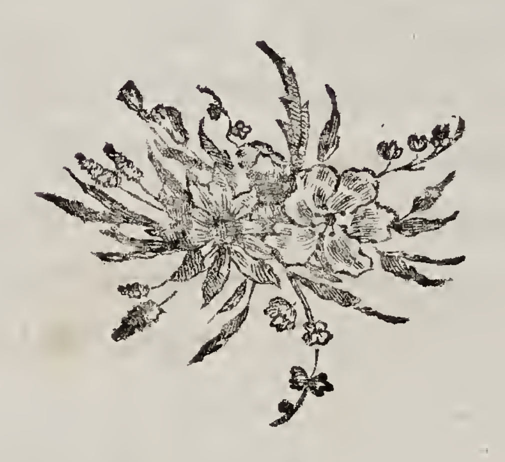
O vous Bardes immortels ! qui régnez par la lyre, redites-nous ces vers que les Vieillards admirent.

Toi, nouvel Isaïe ! dans une prose nombreuse chante la liberté !

Aux peuples assemblés annonce le retour de la justice; proclâme la science vénérée des lois; dis leur austère équité, foule d'un pied superbe, écrase, anéantis ces vils géans du crime.

DESCEPTRE l'anarchie, ce monstre dévorateur qui décime un grand peuple.

Lève sur sa tête hideuse la hache de Phocion, tonne et foudroye la terreur.



CHANT II.

CHANTER ta liberté, ô ma Patrie! Chanter ta gloire et chanter tes triomphes, c'est annoncer à tous les Peuples ta puissance et ses prodiges; c'est révéler à l'univers qui t'admire, les hauteurs de ta sagesse.

Raisonne, ô ma lyre! que tes chants sublimes soient répétés par les vieillards et par les enfans qui naîtront au dernier jour du monde.

La terre a fui bien loin; j'habite la sphère de l'immense avenir.

O ma lyre! dis, exprime, chante ces hautes merveilles que l'avenir enserre; que tes chants retentissent de siècles en siècles.

Jours à venir, je vous vois! vous êtes présens! je vous appelle! accourez tous.

Un silence profond m'environne, le Génie des siècles dit : Cendres de Confucius, cendres de Fénelon, soyez réunies.

Il appelle, il rassemble les cendres des grands hommes ; de ceux dont les noms augustes et révérés ont fait la gloire et le bonheur des âges écoulés.

Cendres éparses, poussière des grands hommes, une seule et même urne vous contient.

Univers, voici tout ce que tu vis et de bon et de grand.

Le Génie des siècles dit ; et prenant cette urne avec respect, il la dépose sur le sommet du mont Athos.

Et, élevant vers le ciel ses regards et ses mains, il s'écrie : Ancien des jours, j'ai obéi.

Soudain le ciel se couvre d'épais nuages, la foudre, les éclairs sillonnent, embrâsent l'immensité des cieux ! Tout l'homme et toute la nature sont dans l'attente.

La terre ivre de joie se revêt de toute sa pompe ; elle étale et déploye toute sa magnificence.

Du concert ordonné des cendres de tes grands hommes, univers, un seul est né !

Le voyez-vous ? Il a le regard du divin Platon, sa voix tonnante est celle de Démosthènes ; la hache de Phocion le précède, son cœur est celui d'Aristide.

Tout-puissant contre tous, de la vertu, de la sagesse, et du courage de plusieurs, il réunit en soi l'autorité de tous les sages, il en est l'astre radieux.

O toi dont la naissance est une merveille, dis quelle sera l'éclatante ambassade dont tu seras l'orateur ! Etonné, l'univers t'interroge.

Il disparait soudain ; et mes yeux éblouis ne l'appercoivent plus. Mille cris confus se font entendre : IL EST NÉ !

Que toutes les sources de la joie jaillissent ; mériades d'étoiles, mondes ! suspendez votre course.

Cieux, terre, mer, vents, profondeur de l'Érèbe, célébrez sa naissance.

O ma lyre, que tes sons harmonieux créent l'allégrese.

Ma lyre, elle est entourée de l'olivier simbole de la paix ; mon front est ceint d'un triple palmier.

O genre humain ! ô siècles ! je salue en ce jour l'aurore de votre liberté.

Siècles qui murmurez autour de moi, qui m'écoutez avec complaisance, siècles de bonheur, siècles sans tyrans, un Dieu vous envoye.

Le son éclatant de la trompête se marie aux sons harmonieux de ma lyre d'or.

Une voix se fait entendre, et dit : Le Vengeur des droits de l'homme est né, il sera grand comme la nature !

O toi qui vis de la vie de plusieurs, cendre vivante de tous les sages, où es-tu ?

Un char immense paraît, il paraît au loin. Siècles, quelle magnificence ! O splendeur ! Quels coursiers ?

Ils s'avancent ensemble ; ils marchent de front.

Le Gange et l'Euphrate ; le Danube et le Tage ; le superbe Nil, le profond Missisipi, et l'Amazonne ce grand des fleuves ! ils marient leurs ondes !

Du sein de leurs vagues écumantes s'élève une montagne d'eau.

Tout-à-coup, semblables, à ces nuages qui portent la tempête, qui vomissent des torrens ;

De cette trombe, de cette pyramide d'eau, je vois naître et s'élancer six rangs de coursiers.

Avec toute la force des fleuves, avec toute la rapidité des torrens, arrive en nos climats ce char majestueux.

Il est assis sur ce char l'Homme né des sages ; il s'y montre dans toute sa pompe.

Un cercle haut, étincelant de feux, brille sur son front ! Ces feux ? ils sont les flammes divines qui animèrent les cendres des grands hommes.

Un long niveau brille en ses mains.

Son manteau est étendu comme la tempête, il remplit l'espace comme la lumière!

Superbe manteau! ton riche tissu brille de mille couleurs variées ; ces mille couleurs sont le type et le simbole de mille générations.

Un vase-abîme est à ses pieds ; il contient, ô rois ! les cris de l'orphelin, les pleurs de la veuve, et les débris amoncelés de millions d'hommes, par son ordre immolés.

L'abîme retentit dans toute sa profondeur du gémissement de l'opprimé.

Le crime inquiet et la terreur aux ailes rapides, ensemble sont assis sur les bords du vase-abîme.

De l'abîme sort une voix immense.

Terrible, impétueux, tout couvert de ruines et de lambeaux sanglans, le Fanatisme affreux contemplait avec joie, la sombre profondeur de ce séjour horrible.

Son visage est livide, et son cœur est d'airain.

Il dit : quelle lutte ! quels mortels ! Où est ce tems ? Un grand-homme (*) seul, armé contre moi seul, me rendait par sa mort, l'empire et mes sujets?

Maintenant, hélas ! un peuple tout entier est devenu grand homme, je suis vaincu !

Le Fanatisme dit : Et soudain un bruit semblable à la tempête, plus étendu que le cours du Volga aux soixante-dix bouches, retentit dans l'espace.

Peuples de l'Europe ; vous l'avez entendu, le Danube en frémit ; et la Tamise, hier encore, orgueilleuse et superbe, se regarde elle-même, et succombe, affaissée sous le poids de ses fers.

Malheureuse Albion ! tu voudrais dérober à tous les peuples, à tous les siècles, et tes fers et ta honte.

Les peuples indignés ont replié sur

(*) Voltaire.

toi, ô Albion, ces fers que tu forgeas pour enchaîner le monde.

Ton or, cet or impie fuit de tes trésors, va corrompre tes maîtres, et resserrer tes fers.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui les fleuves recoivent ces eaux dont le cours majestueux embellit et nourrit la terre.

Celui qui dit aux nations : soyez Libres.

Et qui, quand il veut punir les peuples libres, déchaîne l'anarchie qui verse sur les empires, le crime, le malheur, la honte !

L'anarchie don le soufle impur dévore les vertus;

L'anarchie qui asseoit la famine où règnait l'abondance ;

L'anarchie qui change en torrent de douleurs, tout le sang dans les veines ; qui étend la mort sur les empires ;

Et qui, de peuples nombreux, de riantes

tes cités, voudrait rassasier la mort insatiable.

L'anarchie dont les bras étendus enchaîneraient le monde.

Celui qui règne dans les cieux dit : Otons aux rois la sagesse dans les conseils ; que leur prudence soit une fausse prudence.

Que tous les instrumens qui protégeaient la tyrannie, se brisent dans leurs mains.

Les rois appelleront à leur aide, contre le peuple, ces essaims de soldats, ces nombreuses armées payées de l'or du peuple et nourries par le peuple.

Ils accoureront tous à la voix de leurs chefs insatiables d'or, avides de puissance, et dévorés de la soif du pouvoir.

Tous ils sont sous les armes ; déjà l'officier, déjà le général comptent les hommes ; ils comptent les glaives ; ils s'écrient : *Nous serons vainqueurs !*

Ils le disent, ils le répètent ; ils nâgent dans le sang ; ils contemplent une vaste

scène de carnage, la pâle joie du crime étincelle sur leur front.

Ils s'écrient : Qui plus haut que nous élevera la voix ? Que celui-là se montre, le supplice l'attend.

Leur orgueil est semblable à un torrent débordé qui mugit et s'enfuit.

Hommes vains dont la puissance est toute de fer et de feu ; ô vous dont la pensée insulte à l'homme et défie l'Éternel !

Ecoutez : Ces soldats, cette armée ; vous en connaissez la force, vous en savez le nombre.

Et c'est le peuple que vous voulez charger de fers, rassasier d'outrages, abreuver d'ignominie ?

Ces soldats, cette armée ; vous en connaissez la force, vous en savez le nombre.

Ecoutez : DIEU, l'Éternel lui-même, dans le cœur du soldat, vient d'établir sa gloire et sa puissance.

DIEU, l'Éternel lui-même, tournera

contre vous ces soldats, cette armée; vous en connaissez la force, vous en savez le nombre.

Reposez-vous, soldats; qu'une halte universelle suspende votre marche.

Où sont vos généraux? où sont vos officiers? Ceux qui enflâmaient vos courages et qui hâtaient vos pas?

Voyez! avec les rois, sous la poussière des trônes, ils sont anéantis.

Retentissez, cris de joie! naissez! Ah! naissez pour être libres, ô vous peuples de l'Inde, et vous qui habitez les bords du Sénégal.

Mêlez vos cris de joie à mes chants éternels. Appellez, qu'ils accourent vos vieillards, vos épouses et vos nombreux enfans!

Qu'ils écoutent ensemble et qu'ils répètent tous: DIEU, *l'Éternel lui-même*, dans le cœur du soldat, vient d'établir sa gloire et sa puissance!

DIEU, *l'Éternel lui-même*, contre nos oppresseurs, dirigera leurs glaives.

Répétez, vagues de l'Océan, vents, publiez ce qu'à fait l'Éternel.

Soleil ! que tes rayons, témoins de nos triomphes, ajoutent leur éclat radieux à la solemnité de nos fêtes brillantes !

Pars, ô Soleil ! annonce à tous les mondes que les rois sont punis ; que l'univers est libre !



CHANT III.

O ma lyre ! que tes chants, que tes accords sublimes se marient à l'harmonie des sphères célestes.

Comme la Sagesse ; éternels, que tes sons ravissans remplissent tous les cieux.

Que tous les peuples étonnés se regardent !

Semblable à l'aigle dont l'œil superbe voit, comme de faibles ruisseaux, couler les plus grands fleuves ;

Alcée, le grand Alcée, prête à tes chants une oreille attentive.

C'est lui ; le feu qu'il allume en mes veines étincelle et s'enflâme ; la foudre, la terreur retentissent sur ses pas.

C'est Alcée, Alcée dont les chants de victoire épouvantent les rois.

O jour d'une joie éternelle ! Une lyre d'or est dans les mains d'Alcée.

Tu chantes, Alcée ! Univers, écoutez !

Alcée sur sa lyre dit : Quelle est cette fête brillante ? quel est ce torrent de peuple ? O solemnité ! ó concert enchanteur !

O genre humain ! la France célèbre et chante la majesté de tes droits, la sainteté de tes espérances, et la splendeur infinie de tes destinées.

Avec quelle grandeur tu parais, ô genre humain ! Tu es revêtu de ta beauté virginale.

Ton front superbe a pour couronne tous les astres du firmament.

Vivante image de la Divinité sur la terre, ta vue réjouit, anime toute la création.

Les élémens obéissent à tes lois ; la nature et les siècles déposent leurs secrets dans ton sein.

Les cris innocens de l'enfance, les pleurs

généreux du sage qui gémit sur les malheurs de sa patrie ;

Et les chants de victoire qui élèvent l'âme, et qui retentissent dans les plaines du carnage ;

Et l'hymne mélodieux qui célèbre le bonheur de la paix ;

Telles sont, ô genre humain ! les les modulations infinies de ta parole.

Ton existence a pour limites l'immensité ; tu respires et tu vis dans l'Océan des siècles !

Répondez, sphères nombreuses, qu'y a-t-il parmi tous les mondes que vous embellissez, qui puisse être comparé au genre humain ?

Plus brillante et plus rapide que le char du Soleil, l'hymne jaillit du cœur de l'homme, et retentit humble et reconnaissante au pied du trône de l'Éternel.

L'hymne du juste s'élève et plane à travers tous les cieux ; sublime et

ardente, sa pensée se repose, heureuse et ravie, dans le sein du grand Être !

O ma lyre, s'écrie Alcée : Dis quel est ce couple aimable ? Les destinées du genre humain sont confiées à ses soins inquiets.

Ce couple aimable ? Il est précédé dans sa marche, et pompeuse et terrible, de sept aigles-lions.

Chacun de ces aigles-lions a cent têtes et cent aîles. Sur leur front est écrit en caractère de feu un nom redouté. (*)

A leur aspect, les peuples, armés chassent le sommeil.

A leur aspect les rois pâlissent et tremblent, et tout l'éclat de leur couronne disparaît et s'anéantit.

Dieu ! quelle est épouvantable ! quelle est terrible la marche des aigles-lions !

Ils regardent les rois, et les rois ne sont plus.

(*) Voyez les notes qui se trouvent, à la fin de cet ouvrage.

Le torrent grossi par les neiges, tombant avec fracas du haut sommet des Alpes, après un long hiver ;

L'Océan franchissant ses limites, poursuivant de sa vague, troupeaux, hommes, campagnes ;

Impétueux torrent, Océan débordé, vous êtes, pour l'habitant paisible des campagnes, moins redoutables que ne sont pour les rois, pour les empires qui gémissent sous l'autorité du sceptre, les sept aigles-lions.

Par eux, Charles Ier, Louis XVI et Poniatowky, ont été dévorés.

Tu connus leur fureur, tu connus leur puissance, fier tyran d'Albion.

Seuls, armés contre toi de la toute-puissance, dont leur nom est le type et le symbole ;

Il leur a suffi de vouloir ; avec eux, par eux, l'Amérique a dompté ta puissance, ô tyran d'Albion !

INSURRECTION, tel est le nom terrible de ces aigles-lions.

Rien n'échappe à leur toute-puissance.

Antique et heureuse Helvétie, tu dûs à l'insurrection le bonheur d'être libre !

L'univers publiait votre gloire, ô Bataves ! généreux Bataves !

Votre gloire ? les tyrans se l'étaient partagée ;

Vos tyrans ! ils fuyent éperdus ; la France rompt vos fers.

L'hymne sacrée de la victoire retentit. Vos triomphes, inséparables des destinées d'un grand peuple ;

Vos triomphes ! ils retentissent de l'Amstel jusqu'aux bords fortunés de la Seine.

Sous les traces de l'insurrection teinte du sang des rois et des coupables oppresseurs du peuple ;

A pas majestueux et lents, s'avancent la paix si bienfaisante, et l'abondance sœur de la paix.

Un chœur nombreux de jeunes filles, les précéde et les accompagne.

Par des chants d'allégresse, les vierges annoncent en dansant, leur retour si long-tems attendu et desiré.

La paix, l'abondance ! Quel bonheur! qu'il sera grand ! Mais quelle sera sa durée ?

Puissent les siècles d'abondance et de paix, succéder aux siecles, comme les eaux limpides qui arrosent tes prairies toujours verdoyantes et si belles, ô Mont-bélliard !

Là, sur le bord de ton ruisseau, j'ai considéré le cours rapide et incertain de la vie de l'homme.

Un enfant, il était bien jeune, à peine il était agé de dix printems, se jouait sur ton onde.

Ruisseau limpide, onde pure, tu répétais en mobiles tableaux, et les vertes campagnes et les troupeaux errans.

Et, au fond de ton onde, je lisais, j'admirais la riche parure des cieux.

Tu parlais à mon cœur, ruisseau lim-

pide, onde pure, je voyais tes eaux s'écouler lentement.

L'enfant qui, sur tes bords, cueillait en jouant, les fleurs de la prairie, en parsema tes eaux, tu répétas ses traits innocens.

Telle la pensée du juste ! L'Éternel fait luire en son ame les rayons purs de sa divinité.

Il lui suffit pour croire, et pour adorer, de prêter l'oreille à la voix de son cœur.

Un Vieillard vénérable, l'aïeul de cet enfant, vint aussi près de moi.

Un Vieillard ! C'est le Représentant des âges anciens ; il a vu en nombre les jours et les années.

Le Vieillard s'assit auprès de son petit fils ; mes yeux attendris se reposèrent sur ce Vieillard.

Le sentiment d'une profonde vénération vint suspendre l'essor de ma pensée.

Salut à toi, Ancien de la terre ! Honneur à tes vertus, respect à tes années !

D'où es-tu, Vieillard ? Mon cœur veut t'aimer.

« Je suis né à Hilla, bourg très-petit » et très-pauvre, situé à deux mille de » l'ancienne Babylone. »

« As-tu ouï parler de Babylone aux » cent portes d'airain ? L'Euphrate pro- » fond, avec orgueil, traversait son en- » ceinte. »

« Il y a maintenant soixante années » que j'ai quitté Hilla. Ah ! je ne reverrai » jamais les chaumes fumans du lieu où » mourut mon père !

» O ma chère patrie, ô Hilla !

« Pourquoi pleures-tu, ô mon père ? » Je veux essuyer tes larmes ; à moi qui » ne suis qu'un enfant, il est permis de » pleurer. »

Le petit fils essuya de ses mains innocentes, les larmes du vieillard ; il continua ainsi :

« J'ai vécu cent années ; j'ai parcouru » l'Asie et l'Europe.

» Avant que je quittasse Hilla la

„ patrie de mes pères ; Hilla où reposent
„ en paix , auprès des ruines de Baby-
„ lone , les cendres de mes ayeux.

„ Je me rendais souvent , quelquefois
„ tous les jours , dans ces mêmes lieux
„ où dans les siècles passés , Babylone
„ élevait jusqu'aux cieux , ses palais
„ magnifiques , ses murailles hardies ,
„ ses jardins suspendus.

„ La population du Grand - Caire ,
„ celle d'Ispahan dans sa gloire et de
„ Constantinople , égalent à peine le
„ peuple immense qui habitait Babylone.

„ Je m'isolais sur les ruines de Ba-
„ bylone ; le père de mon épouse y con-
„ duisait ses chèvres.

„ Je regardais cette poussière de rui-
„ nes ; je voulais méditer sur les causes
„ qui avaient opéré la chûte , et mis dans
„ le tombeau cette Métropole si popu-
„ leuse , si vaste !

„ Mais son état actuel d'anéantisse-
„ ment frappait ma vue ; et le spectacle
„ éloquent et terrible d'une capitale dont

„ le vent du désert emporte chaque jour
„ des vestiges immenses, excitait en moi
„ ces sensations profondes que l'on n'é-
„ prouve qu'à la vue des ruines d'un
„ empire écroulé.

„ Je voulais réfléchir sur ce que je
„ voyais ; l'aspect de ce sol désert, et
„ cette scène de silence, d'abandon, de
„ solitude et de mort, s'emparait de toute
„ mon attention.

„ Ma pensée se reportait vers les âges
„ écoulés.

„ Zéphir battait de l'aîle sur une fleur
„ odorante et superbe, qui croissait dans
„ le même lieu où jadis était le palais
„ de celui qui se faisait appeller le roi
„ des rois.

„ Un jour le vent du désert se fit en-
„ tendre ; le tonnerre et les éclairs étaient
„ bien loin.

„ Le vent du désert. Il est solitaire
„ dans sa marche ; il brûle ; il détruit ;
„ il est terrible.

„ Il chasse devant lui la poussière des
„ empires et des générations.

„ Le vent du désert ; il emporte sur
„ ses aîles immenses le squelette lugubre
„ d'une grande cité.

„ Vent du dèsert, voilà ta proie!

„ La guerre, la famine et la peste,
„ fléaux moins à craindre que l'anarchie,
„ moins terrible que le fanatisme et que
„ la mort, moins redoutable que la per-
„ fidie et que la trahison ;

„ Ces malheurs, ces fléaux précédent
„ le vent du désert ; il marche sur leurs
„ pas; leurs crimes, leurs attentats, d'un
„ soufle il les dévore.

„ O Babylone ! tu n'es plus !

„ Orgueil des nations, grandeur des
„ rois, le vent du désert vous emporte
„ sur ses puissantes aîles.

„ Majesté des peuples libres, gloire
„ de la vertu, vive lumière de la science
„ et de la sagesse, vous survivez aux em-
„ pires et aux dynasties ; il n'y a que
„ vous qui soyez éternels !

„ Raison des siècles, philosophie

„ aimante et pure, vous habitez dans le
„ cœur du vieillard.

Tout-à-coup une vive lumière, semblable à celle du soleil dans son midi, embellit la prairie, les côteaux; et, au loin les montagnes, dont le sommet est couronné d'arbres majestueux.

Alcée transporté d'allégresse se leva et dit : « Liberté adorée des Français, tu
„ règnes par les vertus.

„ Liberté, Égalité, couple aimable!
„ au devant de vous mon cœur vole et
„ s'élance. „

Alcée sur sa lyre dit encore : « Un
„ seul jour d'équité, s'il était universel
„ dans toute l'étendue d'un vaste empire,
„ serait plus grand aux yeux de l'Éter-
„ nel, que cent années de prospérité
„ acquise par l'injustice.

„ Le crime, s'il n'est puni, devient
„ une playe pour tout le genre humain.

„ Autant l'Éternel est élevé au-dessus
„ de tous les cieux; autant le sage est
„ supérieur au vulgaire ignorant, autant

„ les peuples libres s'élèvent et prospè-
„ rent par la vertu, par la justice et
„ par une presciente sagesse, à travers
„ les âges au-dessus des empires.

„ Un peuple libre est une colonne de-
„ bout.

„ Admirez dans Tadmor ces colonnes
„ de marbre qui décoraient le palais
„ du soleil. Elles touchent aux étoiles ;
„ renversées, le voyageur les foule à ses
„ pieds et les mesure par ses pas.

„ Peuples superbes ! l'harmonie des
„ volontés, la sagesse et la vertu con-
„ servent les états.

„ Peuples libres ! gardez-vous d'être
„ mesurés par le sceptre, et foulés par
„ les rois. „

Alcée dit; et l'harmonie de ses chants raisonne encore, et retentit après qu'il a chanté.



CHANT IV.

PEUPLES de l'Asie, vous admirez cet homme si grand !

Majestueux, le Gange et l'Euphrate frémissent sur leurs rives, étonnés d'avoir un maître et des égaux.

L'opulent Américain, orgueilleux de la beauté de ses fleuves, attend tout d'une mission qui lui est inconnue.

O ma lyre ! dis quels ils furent les transports d'allégresse des habitans si long-tems malheureux de l'Affrique enchaînée ?

Là on vit l'enfant à la mamelle sucer la joie avec le lait ; transporté, il bat des mains ; il sourit à sa mère.

Là, veillards, enfans, tous bénirent le jour qui appelle à la liberté la population toute entière de cent royaumes.

Ravis ! ils disent au Nil : *Bondis !* désormais tu seras appellé *le Libre*.

Déjà le fier AZIRAMBA brise son banza, ce luth de la douleur et du gémissement ; et dans les transports de sa joie, il saisit une harpe d'or, et d'autres fois une lyre mélodieuse.

Sur la harpe, sur la lyre divine, AZIRAMBA chante ces jours affreux de supplices, de larmes et de douleurs.

Il chante ces longs jours qui, pour ses ayeux, pour son père, ont été un océan de maux, un éternel deuil.

Et, d'un pas égaré par la colère et la joie, il erre à travers les savannes, et jusques sur le sommet de ces mornes sur cent mornes assis.

Sur les rochers, dans les forêts, et dans les cavernes profondes ; là où naissent les fontaines, il erre encore !

Il appelle les échos solitaires ; et, d'une voix pleine d'harmonie, il exprime sa joie pure, infinie.

A la nature entière, AZIRAMBA commande un silence profond.

Répéte, ô ma lyre ! annonce à nos neveux le chant superbe du fier Aziramba. Il dit :

« Larmes de sang qui couliez de nos
» yeux, colère, rage, fureur qui tonniez
» dans nos cœurs... fuyez AZIRAMBA.

» Que l'allégresse, que la joie ban-
» nissent, d'un passé trop cruel, l'odieux
» souvenir.

» Larmes de sang qui couliez de nos
» yeux, colère, rage, fureur qui tonniez
» dans nos cœurs... fuyez AZIRAMBA. »

Ainsi parla AZIRAMBA ; et dans les transports de sa joie immodérée, à ses ayeux, à son père, à ses enfans, au tombeau descendus ;

Il souhaite en son cœur, il brûle d'annoncer à leurs mânes chéries, de ce grand jour la haute majesté, la solemnité sainte.

Penché sur leur urne, AZIRAMBA s'écrie : « En quelque lieu de l'univers,
» que vous reposiez, mânes de mes ayeux,
» ombres de mes parens !

„ Soit que vous habitiez ce séjour où
„ DIEU règne sans ombre, soit que plus
„ près d'AZIRAMBA, ses larmes, sa
„ colère, la rage, la fureur qui enflam-
„ maient son cœur, fussent entendus de
„ vous ;

„ Mânes de mes ayeux, ombres de
„ mes parens, je vous vois dans les
„ nuages.

„ Ombres augustes, mânes chéries,
„ vous habitez l'espace illimité.

„ Ombres chéries, mânes de mes
„ ayeux ! AZIRAMBA vous appelle ; il
„ vous convie de partager sa joie ;
„ accourez ! et voyez.... vos neveux, ils
„ sont libres ! „

Il paraît l'homme né des sages ! Du feu de ses regards, les montagnes et les vallées sont au loin embellies.

Fils des sages qui ont paru depuis la naissance du monde, je suis l'envoyé des générations à naître.

Français ! et vous, Nations, écoutez :

Et, regardant à ses pieds, il dit : Là

étaient ces monarchies dévorées de nobles et de prêtres.

Au milieu des eaux de la mer étaient ces peuples, un moment libres; tout-à-coup retombés dans les fers.

Par vous ces peuples ont été rendus à l'exercice de leurs droits.

Avec l'amour de la libertè, avec la toute-puissance et la félicité des Républiques; vous leur avez inspiré une haîne éternelle contre les rois.

Législateurs des Nations, vous qui avez affranchi l'homme;

Lorsque la patrie menacée de toutes parts éprouvera cette crise qui appelle à la défendre, la prescience du génie et sa toute-présence :

Alors invoquez parmi vos concitoyens, ces hommes dont l'austère sagesse et la haute vertu font pâlir les tyrans.

Hommes purs, citoyens libres! vous êtes sur la terre le doigt de l'Éternel.

La pensée du sage, ce pur rayon de la Divinité, elle est l'action et le secret de

celui qui dit aux nations : soyez libres !

Qui dit aux âges : sur ce peuple versez, versez, et la prudence et la sagesse.

Qui dit aux juges : Que la vertu siége à vos côtés ; que l'amour insatiable de la vérité embrâse vos cœurs ; ministres de la loi, son glaive en vos mains étincelle ; qu'il dévore le crime ; que l'équité vous loue ; que l'innocent vous aime.

Ainsi parla l'homme né des sages ; et, s'adressant au Génie des siècles, avec transport il s'écrie : Tout l'univers les contemple ; tous les peuples les admirent.

O peuple ! sois à jamais tout-puissant par la sagesse de tes lois.

L'homme né des sages dit ; et jetant ses regards sur la France, il s'écrie :

Quel est ce fléau de tous les citoyens ? Armé contre la patrie d'une verge brûlante, l'aveugle amour d'un peuple qu'il a trompé ;

Ingénieux dans sa férocité, profond

dans l'art du crime ; ce qu'il osa ? Ah ! frémissez, frémissez !

Le glaive sacré des lois, ce glaive vengeur, l'appui de l'innocent et l'effroi du pervers ;

Ce glaive sacré, dans sa tranquille rage, il en fit un poignard !

Sur tous les yeux les larmes sont glacées; ni la mère à son fils, ni la sœur à son frère, ne peut tendre une main amie.

Désolée, l'épouse attend la nuit ; la nuit la plus profonde, pour pleurer son époux.... Le pleurer ! la terreur et l'effroi ont desséché ses larmes.

Le monstre ! il envoie à la mort l'ayeul, le fils, le petit-fils...

Sous le toit paternel, ils s'aimaient chaque jour !

Leur vie s'écoulait loin du bruit, comme un ruisseau limpide au milieu des campagnes.

Leurs jours coulaient ensemble ; ils meurent en même jour.

Ouvert sur tous les yeux, son œil de bronze vous défendit les pleurs.... Les pleurs étaient un crime; les pleurs donnaient la mort.

En prisons, il changea vos maisons, vos palais; vengeance !

Dans vos jardins étaient les ris innocens, les plaisirs purs !

Dans vos jardins, voyez sans joie, la mère et l'épouse; et la fille et la sœur, sans joie !

Foudres vengeurs de l'insurrection, sur sa tête tombez; qu'il soit anéanti : aux armes !

Furies vengeresses ! accourez, prenez sa vie, sa criminelle vie.

Qu'ils sont vils ses complices !

Juges iniques ! votre férocité dévore ma patrie; que de sang vous versez !

Juges iniques ! dans ses mains pures le peuple pése votre justice; quelle justice ! Elle est souillée de forfaits et de crimes.

Juges iniques ! et l'enfer et le crime siégent à vos côtés !

Votre panache noir est un vaste cyprès qui couvre de deuil la République entière.

J'admirais l'homme né des sages : soudain sa voix se trouble ; il pâlit, effrayé.

Une immortelle flamme circule dans ses veines et brille dans ses yeux.

Il se voit entouré d'aigles à l'œil de feu ; de milans voraces, et de vautours avides de carnage.

Le lion, la panthère et le hideux serpent, s'attachent à ses pas. Ils voudraient dévorer les siècles de sa vie !

Mais, ô de ma patrie, le plus cruel tyran! Il dit :

« C'est envain que ce peuple magna-
„ nime, dont tu es le superbe représen-
„ tant, demande au Dieu de l'univers,
„ qu'il lui donne des aîles pour fuir, et
„ pour se dérober aux maux qui le mena-
„ cent. „

Ainsi parla cet aigle à l'œil de bronze;

et, fixant ses regards vers le ciel qu'il menace, il dit encore :

« Tonnerre ! tu gardes le silence ! n'es-
» tu donc plus la voix de l'Éternel ?
» Éclairs, où êtes-vous ?

» Et toi qui précédes la tempête et sou-
» vent l'accompagne, ouragan destruc-
» teur ! Qu'as-tu fait de ton soufle ?

» O joie digne de l'enfer ! ô joie digne
» de moi ! Mes crimes se sont élevés
» comme les eaux du Nil, comme une
» mer débordée !

» Ils sont vantés dans l'univers !
» Qui les égalera ?

» Déjà le pur sang des vieillards, le
» sang des vierges, le sang des mères de
» famille et le sang des enfans ! ce sang
» coule. Il coule à flots pressés ! «

Je fixai mes regards sur l'homme né des sages. Ses yeux étaient voilés de larmes.

L'audace de l'aigle s'accrut comme la flamme de l'incendie qui dévore une forêt.

Et, d'une voix tonnante de fureur, il dit aux Législateurs d'un Peuple-héros,

« Du sang, de l'or ; encore du sang, » encore de l'or.

» Voilà, Peuple superbe ! ce que » mes Décemvirs, (ils t'avaient désar- » mé !) dans leur tranquille rage ont » arraché à tes mains triomphantes.

» Ils ont courbé ta gloire sous le » poids de leurs crimes, et de leurs » attentats.

» Répondez Législateurs.... Et toi, » Peuple Français ! La terreur ? Elle » règne applaudie ; et tes Législateurs » obéissent à sa voix. »

Ainsi parla cet homme à l'œil d'airain.

Et le milan vorace, l'autour avide de carnage ; le lion, la panthère et le hideux serpent, frémirent de plaisir.

Et, soudain à la voix de ses Législateurs, le Peuple-héros se leva. Il les couvrit de son égide, il les revêtit de sa puissance et de sa majesté.

Et le bandeau d'illusion que les géans

du crime avaient étendu sur le plus grand peuple de la terre fut arraché par les Législateurs.

L'homme né des sages dit encore : O jour de la justice, accours ! que ton soleil efface et tarisse nos pleurs ?

Gouvernement, soit soumis aux lois ! Tu n'invites, tu ne régis que par les les lois.

Peuples, élevez le gouvernement jusqu'à vous. Ordonnez que votre félicité, que vos destinées soient, pour le gouvernement, comme le grain de sable à qui l'Océan obéit.

Où est la puissance du gouvernement ? où est sa majesté ? Sinon dans le peuple.

Dans le peuple, dont la puissance est toujours active, et dont la majesté est inaltérable et pure.

Le gouvernement est le fils armé du peuple. Il doit au peuple respect et protection.

Malheur aux peuples qui s'endorment, ivres d'enthousiasme et d'applaudissemens, au pied du mont sacré de la Liberté !

Hommes libres ! les vertus sont les aîles que l'Éternel vous donna pour règner sur la nature, pour commander aux élémens.

Les vertus s'élèvent au-dessus des trônes, comme les cèdres superbes s'élèvent au-dessus des humbles arbrisseaux.

Heureux le peuple qui, placé sur le mont sacré de la Liberté, n'appelle ses législateurs et ses magistrats, que par les noms révérés des vertus qu'ils professent.

Heureux le peuple qui, tranquillement assis au milieu de toutes les vertus, ne règne que par elles.

Heureux le peuple qui, plus élevé par sa sagesse, que les sages ne le sont eux-mêmes au-dessus du vulgaire, ouvre un œil s'évère sur tous ses mandataires !

Heureux le peuple, dont les législateurs prêtent une oreille attentive aux conseils désintéressés de la sagesse.

Legislateurs ! vous siégez en la présence de l'Éternel ; tous les siècles vous écoutent.

Vous habitez l'avenir ; les siècles siégent à vos côtés.

Les siècles ! quels amis ? Mais quels juges !

L'homme né des sages dit ; et l'écho du désert applaudit à ses paroles.



CHANT V.

SOUDAIN, à travers l'immensité des âges, il apperçoit un jeune enfant. Sa tête à peine formée est semblable à ces nuages solitaires qui tempèrent le vif éclat de l'azur des cieux.

Pour s'exprimer, il attend que le souffle de la vie donne à sa pensée les aîles de la parole.

Génie des siècles, étends sur cet enfant un regard créateur ? Ero - Ætas ! parle ? O ma lyre ! il a entendu tes brillans accords ; redis, ô ma lyre ! annonce la parole du millième siècle

Il est accompagné du bien - aimé de l'avenir, le chantre de Fingal, Ossian ! dont les vers mélodieux font l'étonnement et l'admiration des âges.

Le premier, parmi les Bardes, il ceignit son front de sept étoiles.

Il charme les douleurs, il enchaîne la mort; et les héros dont il chante les noms et les vertus, sont assis près de lui au temple de l'immortalité.

Ero-Ætas, je te salue.

Un sourire aimable répand un air divin sur son front épanoui; ses vêtemens et sa longue chévelure semblent fuir e se détacher de lui, comme les nuages legers chassés par l'aquilon.

Le miel de la sagesse découle de ses lèvres innocentes.

O ma lyre! tes accens, ont retenti. le millième siècle! il redira aux générations, l'harmonie de tes chants.

Ossian, lui-même, daigne applaudir à ton sublime essor.

Portés sur les aîles rapides de la brillante Poësie, que les éclats de ma voix dominent aujourd'hui sur tous les trônes.

Peuples, faites silence, où plutôt unissez vos concerts enchanteurs aux accords de ma lyre; secondez, protégez mes chants.

Ero - Ætas dit : Quel est ce monstre? Avec quelle force il agit? Tel un tendre agneau; le lion qui le dévore, dans ses entrailles entend son cri; il digère sa vie.

Tels entre les mains du monstre, mais avec une horreur plus vaste et plus profonde, les Etats divisés tombent pour être anéantis; oh! Polonais!

Dans vos capitales, sur le trône, dans toutes vos provinces, l'anarchie vous dévore et vous consume; les efforts que vous faites pour secouer son joug de fer, vous replongent encore sous les coups de son sceptre étincelant de feux par vous-mêmes allumés.

Oh! Polonais! De ce monstre hideux qui comptera les crimes? Qui pourra effacer de la mémoire de vos neveux, ses nombreux attentats?

Il allume par-tout le brasier de la vengeance. Un tems vivant d'orages protége l'anarchie.

Qui osera résister à ces foudres qu'elle lance du haut d'un trône environné d'écueils et de tempêtes ; et que protége encore des nuages tonnans ?

Qui osera ? Le Peuple ! Il est tout-puissant.

« Malheur aux peuples dont les en-
» fans voyent sans frémir, le triomphe
» du crime ! et dont les mains féroces
» et sanglantes, ont applaudi à ses
» attentats et béni sa fureur. »

Ossian applaudit sur sa lyre, au Millième siècle ; et, tournant ses regards sur Albion ; d'une voix où se peignaient la douleur et le désespoir, le Chantre de Fingal dit :

« Albion ! Combien de tems encore
» gémira ton peuple, victime de la
» fureur ambitieuse des rois ?

» Interroge les règnes de Neron, de

„ Tibère, de Caligula., de Timur, de
„ Gengis-kan ? Sonde les cœurs de
„ Louis XI, et de Philippe II.

„ Siècles ! Qui versa dans son ame,
„ avec tous leurs crimes, toutes leurs
„ fureurs ?

„ Profond Machiavel, peintre subli-
„ me des maux qui affligent l'humanité,
„ sous le gouvernement des rois ; ter-
„ rible Dante, qui annoncas à la terre
„ le cri éternel des enfers ; audacieux
„ Milton ; divin Klopstock, ô toi dont
„ les chants sublimes célèbrent plusieurs
„ éternités ! Écoutez....

„ Voici : Un homme est né ! Il règne
„ Le crime s'est assis dans son cœur.

„ Plus terrible que sept tempêtes ;
„ plus vaste que sept océans ; sa pensée
„ embrasse tout le genre humain, pour
„ dévorer et pour anéantir, avec toute
„ sa liberté, tout son bonheur.

„ Avec son sang, circule dans ses
„ veines l'horrible joie dont s'enivre son

» cœur à la vue des malheurs que lui-
» même a versés sur plusieurs millions
» d'hommes.

» Une heure de sa vie enfante mille
» crimes ! .... Pitt est plusieurs rois.

» Albion ! dit encore Ossian ; mais
» d'une voix plus douce que l'haleine
» des zéphirs, après un violent orage],
» évoquerai-je de la nuit du tombeau
» le vaillant Caïrbar, Nathos, l'in-
» trépide Cuchullin ? Apellerai-je au
» secours de tes lâches enfans, et le ter-
» rible Fingal, et les guerriers généreux
» d'Inistona ?

» Fingal ! héros d'Erin, chantés par
» Ossian, bonheur à vous ! Vous n'en-
» tendrez pas le bruit pesant des fers
» dont Pitt menace la superbe Albion.

» Albion ! ô ma patrie ! ton front ma-
» jestueux semblait un mont-Liban tout
» couvert de lauriers.

» Les cèdres de ta gloire couvraient de
» leur ombrage les peuples et les rois de
» l'opulente Asie.

„ Semblable à la nuit étoilée, ta
„ couronne d'orgueil s'étendait comme
„ la mer.

„ Et maintenant, ô Albion ! les tem-
„ pêtes du crime, nées dans ton cœur,
„ ont brisé comme un mât, les cèdres
„ de ta gloire !

„ L'ignominie, la noire ignominie, a
„ changé en roseaux, tes superbes lau-
„ riers.

„ Ton front n'est plus qu'un champ
„ d'opprobre ! ...

„ Albion ! ô ma patrie ! tes mains
„ n'ont plus de sceptre, tu es vêtue
„ de honte... Ah ! c'est par la vertu
„ que règne un peuple libre.

„ O Stanhope ! seul tu respires en
„ Albion. Algernon Sidney, du haut des
„ cieux applaudit à ta mâle éloquence.

„ Il verrait forger, il entendrait reten-
„ tir les fers de sa chère patrie ? Il
„ te crie : Stanhope ! seul tu vis en
„ Albion ; protége sa gloire, défend
„ sa liberté.

„ Il te crie : Entre les tyrans , leurs „ fers et ma patrie , il suffit d'un seul „ homme ; Stanhope ! je t'ordonne de „ vivre. „

Le Chantre de Fingal dit ; et avec une voix terrible , Ero - Ætas s'écrie :

« C'est envain que tu vantes , ô „ Naples , la majesté de ton port , la „ pompe de tes fêtes , la magnificence de „ tes palais , la splendeur de tes rois , et „ l'orgueil de tes princes.

„ Sous l'éclat d'un or vil , ton peuple „ nombreux dérobe à l'univers tout le „ poids de sa honte.

„ Albion ! toi qui disais à l'océan : „ Salue ton maître ; à l'univers : Je suis „ ton roi.

„ Et toi , peuple superbe , entends la „ voix qui retentit chez les Perses.

„ Les jours de Persepolis , de Pal- „ myre ,et de Baalbeck , ces jours sont „ écoulés.

„ Ispahan qui regnait sur la Perse ,

„ et l'opulente Bassora n'offrent plus
„ maintenant que les restes épars d'un
„ grand peuple au tombeau descendu.

„ Ispahan ! Bassora ! ces villes ont
„ sucombé sous les coups de l'anarchie.

„ Devenues la proye d'un féroce
„ vainqueur, l'anarchie a dévoré ces
„ cités magnifiques.

„ Ruines de ces capitales, le voyageur
„ vous contemple et gémit.

„ Aux cieux, aux fleuves, aux col-
„ lines désertes, le voyageur demande
„ en quels lieux Ispahan fut assise ?

„ Le Zenderoud, oublié des Nations,
„ coule sur un sable d'or, entre des
„ ruines et des ruines.

Ecoutez, peuples superbes ! Entendez la très-haute voix du désert, aux heureux, aux puissans inconnue.

La voix du désert dit : Ici était Ispahan. Ici étaient sa gloire et ses richesses.

Le voyageur assis sur les débris d'un

temple, vers le ciel élève mains, regards, pleurs, cris.

Sa voix est couverte par le bruit des vents. Sa voix.... sa voix n'est entendue que du fleuve et de Dieu.

Il s'écrie : Où est Ispahan, cette cité si riche, si grande, si populeuse ?

Dans le creux de sa main, il pese les cendres d'un empire. Il dit : Voilà tout ce qui reste des peuples de la Perse.

Et, le voyageur seul, au milieu de cette ville immense, promène ses regards auprès, au loin !

Semblable aux eaux d'un fleuve débordé, ravageant la campagne ; la douleur inonde et submerge son cœur.

A la vue de tant de maux, il verse un torrent de larmes.... Ses larmes n'ont pour témoin que le fleuve et que Dieu.

Ecoutez, peuples superbes ! Entendez la très-haute voix du désert, aux heureux, aux puissans inconnue.

Les Perses ont répété cette voix inconnue.

Dans l'amertume de sa douleur, le voyageur s'écrie : Les crimes des Sophis, l'anarchie qui règne par la terreur; l'anarchie, qui a pour ministres les fléaux!

Les rois, l'anarchie, ont fait asseoir la mort sur cet empire.

Répétez, peuples superbes ! le cri du gémissement qui retentit dans Ispahan, à travers le désert et jusqu'à Bassora. (*)

« Malheur à ceux par qui le crime
» règne ; qui font de l'éloquence un
» poignard à deux tranchans, et qui s'en
» servent pour anéantir la liberté.

» Et pour déchirer, jusques dans les
» entrailles de la patrie, les tendres fils
» qu'elle porte en son sein.

» Malheur au peuple qui, par une
» indifférence coupable, néglige de veil-
» ler à la conservation de ses droits, et
» qui cesse, un seul jour, de défendre
» sa liberté.

» Plus vil qu'une infâme prostituée,

(*) La distance est de cent six lieues.

» l'opprobre de sa ville ; plus méprisable
» qu'un eunuque noir qui chérit ses
» fers, et qui se courbe avec respect à
» la vue de son maître;

» Ce peuple sera foulé comme la ven-
» dange ! En présence de ce peuple
» ses oppresseurs boiront ses pleurs
» dans l'or.

» Ses vierges seront la risée de l'é-
» tranger. Le sang de ses enfans rou-
» gira, grossira les torrens.

» Les vieillards de ce peuple se traî-
» neront, chargés d'ans, sur les ruines
» de ses cités effacées. Ils survivront
» à toute leur postérité, et leur vieil-
» lesse sera pesante de soucis.

» Ils seront errans parmi les tombeaux,
» comme des spectres ! Leur vieillesse
» sera prolongée ; ils épouvanteront la
» terre.

» Les fers de ce peuple le couvri-
» ront comme un vêtement ! L'injure,
» l'ignominie l'accompagneront par-tout.

» La honte obscurcira pour ce peuple

„ la lumière la plus pure ; la honte,
„ qui est la mort dans la vie ;

„ La nuit, qui calme les plus amers
„ chagrins, qui suspend la plus vive
„ douleur ; la nuit retracera, vivantes,
„ dans l'esprit de ce peuple, sa puis-
„ sance avilie, sa majesté renversée.

„ En songe ce peuple se contemplera,
„ jouissant de tous ses droits. Son ré-
„ veil fera son supplice.

„ Ce peuple, qui comptait les siècles
„ et les années, venez et voyez ! il est
„ malheureux !

„ Dans son cœur plein d'orgueil, il
„ espérait encore des jours de paix,
„ des siècles de prospérité ; mainte-
„ nant, hélas ! le glaive de la faim a
„ moissonné ce peuple !

Qu'elle était grande et qu'elle était belle ! la fille aînée de l'Orient.

Son peuple était nombreux comme les feuilles des arbres, au retour du printems.

La cité des cités s'étendait au loin dans

la campagne, comme le vol du condor ; et comme les eaux débordées d'un grand fleuve.

Le marbre et le granit ; le porphire et le cèdre ; l'azur et l'or, décoraient ses palais magnifiques, et relevaient la majesté des dômes de ses temples.

Ses jardins, renommés parmi les nations, lieux enchantés qui faisaient la joie de tout son peuple, voyez ! ils sont incultes et solitaires.

Et maintenant la fille aînée de l'Orient a perdu tout son éclat et tous ses charmes.

Ispahan ! malheureuse cité ! tu ressembles à un nid d'oiseau découvert par le vautour ou par le milan ;

Et dont les petits ont servi de pâture au vautour, au milan affamés.

Un premier regard suffit pour embrasser les restes de ton antique splendeur !

Ispahan ! où sont tes sages, ceux

qui, par leurs conseils, pouvaient éterniser ta puissance, ta gloire,

Et dont la rare prudence, émanée de Dieu même, ouvrait un œil savant dans un long avenir?

Assemblez-vous, vieillards! appellez pour m'entendre vos femmes, vos enfans!

Et dans la langue sacrée, (*) apprenez à la terre la cause de vos maux, de vos calamités?

(*) La langue Arabe.



CHANT VI.

Un vieillard vénérable prit la parole et dit : Ah ! j'ai vu mon pays sans puissance et sans gloire!....Depuis ce jour je voue à mon pays une larme éternelle.

Le deuil d'une douleur profonde accompagne mes pas. Mais que peuvent mes larmes ?

Te dirai-je ce que je vis pendant ma caravanne à travers le grand désert ?... Comment raconterai-je cette scène si grande , et si majestueuse ?

Fatigué par une longue marche , dévoré par une soif ardente , et succombant sous le poids de la chaleur , j'appellai le sommeil sur mes paupières. Mes yeux étoient brûlés par le sable impregné de tous les feux du jour. Je fuyais Ispahan.

Ah ! j'ai parcouru le *Maidan Schae* ; (*) j'ai contemplé le vaste palais de nos Sophis.

J'ai erré dans le grand Cours, j'ai porté mes pas dans les six villes qui formaient autour d'Ispahan, un rempart de puissance. Un peuple immense habitait ces six villes. (*).

Je me suis reposé dans *Zulpha*, nommé par nos Persans le séjour de la félicité. Et, dans la ville impériale mes yeux n'ont rencontré que des palais sans habitans, dont les ruines tombaient sur des ruines, oubliées des nations.

J'ai vu la nombreuse douleur de tout un peuple ; il était asservi, presque nud. Il gémissait sous le poids d'une misère profonde.

Ce peuple erra long-tems !... Il répondit à ses vieillards, et à ses enfans qui lui demandaient du riz.

(*) Place Royale d'Ispahan. Voyez la note du chant VI à la fin de cet ouvrage.

(*) Les six fauxbourgs d'Ispahan.

Nous n'avons pas moissonné les champs que nos mains avaient cultivés. La nudité, la faim ! Voilà tout ce que le vainqueur nous a permis d'emporter à *Schiras*.

Je vous y nourrirai, a-t-il ajouté : Le riz du SCHAE ! Qui l'a semé ? Où sont ses moissonneurs ? j'entendis cette plainte ; et, élevant vers le Ciel mes regards et mon cœur ; je m'écriai : DIEU ! donne-moi des larmes....

Je fixai à Mosul mes pas et ma douleur... Ma douleur ! elle imprime sur toutes mes pensées, la sombre horreur de regrets éternels.

Regarde ce soleil ! Il règne au haut des cieux, il répand sur les mondes la lumière et la vie. Ce Soleil ! qu'il est beau ! Astre brillant des jours, tu étais obscurci.

Un bruit semblable à la chûte d'un fleuve, retentit dans le désert. Soudain un froid mortel suspendit dans mes veines le torrent de la vie.

Mes yeux et ma pensée appellaient

l'Eternel. Ah ! je vis le TRÈS-HAUT dans son ire terrible.

L'Eternel ! qu'il est grand !... Il a créé les cieux.

Il fait jaillir des innombrables mamelles de la nature, et les fleuves profonds, et les torrens rapides, et la douce rosée.

Il donne au Papillon les couleurs de l'aurore ; il donne à l'Aigle altier sa force et son courage.

Planettes, Météores enflâmés, pure lumière des cieux ; harmonies divines ! bénissez l'Eternel !

Une force inconnue, égale en ses effets à la vie de sept hommes ;

Cette force terrible circula dans mes veines !... Mes yeux virent ces astres qu'Herschell a découverts.

Je vis le ciel des Etoiles, et je vis le Soleil, comme tu vois la mort.

J'entendis la voix D'ALLA et je m'écriai : le vieillard d'Ispahan veut t'obéir, commande.

Je dis, et tout-à-coup je distinguai à l'orient de Mosul deux génies redoutables; je reconnus le premier, il détruit les empires.

Un calme semblable à l'effroi qui succède à l'incendie; ce calme plein d'horreur était sur son front.

Il fit un pas pour venir à Mosul (*), il effaça l'empire des Sophis.

Ce premier génie m'adressant la parole, dit : me connais-tu?

J'ai dévoré les fertiles provinces d'un royaume puissant. Que reste t-il d'Ispahan?

Vois-tu le Fanatisme? Assis sur un trône élevé au-dessus de plusieurs autels, un nuage d'encens, brûlant sans cesse, parfume l'air qu'il respire.

Il lève vers le ciel des mains chargées

(*) D'Ispahan à Mosul, capitale de la Mésopotamie, on compte environ sept cent mille Anglais. Voyez la carte du Voyage de T. Howel, imprimé par ordre du comité d'instruction publique.

de crimes !.. Sa parole est son glaive. Son glaive est un feu dévorant.

Ses yeux, arides de fureur, découvrent à la fois les cités, les empires.

D'un signe de sa tête il dissout les États.

Je fixai l'anarchie, sa robe était sanglante. Les fers et les poignards formaient la frange de son vêtement vaste.

Je vis le Fanatisme, et je m'écriai : voilà les ennemis de ma chère Patrie.

Dieu ! Quel est cet enfant? Des cheveux blancs parent son front.

La candeur, plus belle encore que l'étoile du matin, brille dans ses regards, comme l'azur du firmament. Il dit : générations ! Ecoutez :

As-tu vu le Gange ? Ah! si mes yeux pouvaient pleurer et répandre des larmes!... Si ma douleur se formait en onde!

Toutes les eaux du Gange ne pourraient égaler le cours de ma douleur, et le flux de mes larmes.

Le vainqueur !... Il a dépouillé nos

cités, désolé nos campagnes; et repeuplé l'empire de la mort.

O jour affreux! jour d'horreur et d'effroi! ton souvenir sera éternel.

Ce jour! Il fut plus long que cent, que mille années!

Déjà le soleil était plongé dans l'onde, la nuit étendait son sceptre de plomb sur toute la nature.

Je suis Persan....SCHIRAS m'a vu naître; le malheur me porta sur ses aîles; il s'arrêta enfin.

J'errais dans ces prairies riantes; et j'eus soif; je m'approchai du fleuve (*) pour y puiser de l'eau.

Je bus au cours du fleuve, et tout mon sang en douleurs fut changé.

Je voulus faire un pas....Mille cris, dans mon sein à la fois retentirent!...

De gémissemens et de cris le fleuve était grossi; son onde amère était changée en sang.

(*) La Loire.

Ah ! si mes yeux pouvaient pleurer et répandre des larmes.

Si ma douleur se formait en onde ; Quels fleuves pourraient égaler le cours de ma douleur et le flux de mes larmes ?

Oh ! ma patrie ! tous tes pleurs dans mon cœur amassés, ont coulé dans mes yeux !

O jour affreux ! jour d'horreur et d'effroi ! ton souvenir sera éternel.

Alors que j'approchai du fleuve ; à peine douze soleils avaient lui pour moi, je revins dans la maison de mon père.

Et ces vieillards que tu vois, effrayés, tristes, sans paroles ; me placèrent auprès d'eux ; et ma mère éplorée se frappa au visage, remplit l'air de ses cris.

Oh ! mon fils, oh ! mon fils, s'écria-t-elle d'une voix gémissante, attendrie. O jour affreux ! jour d'horreur et deffroi ! ton souvenir sera éternel.

Effrayée, ma mère me regarde, me repousse... encore me regarde ; ô jour

affreux ! jour d'horreur et d'effroi, ton souvenir sera éternel.

Ma mère épouvantée dit encore : Et tu serais mon fils ! ... Deux fois cinquante hivers sont assis sur son front ! j'y vois le cours des ans, et j'y vois la vieillesse.

Hier encore tes cheveux étaient.... ils sont blancs maintenant.

Ero-Ætas dit : et, semblable à l'aigle superbe qui, au moment de prendre son vol immense vers les plaines éthérées, jete encore ses regards sur le sommet élevé du rocher désert où ses aiglons reposent.

Ero-Ætas encore est à mes côtés. Déjà ma lyre est dans ses mains ; ébranlées par des sons ravissans, les cordes de ma lyre peindront ces sentimens sublimes ;

Et ce courage inexprimable, immense, au vulgaire inconnu, que donne la sagesse.

Paix à mon cœur ! passions qui n'élevez pas mon ame, qui ne l'agrandissez pas, fuyez.

O ma lyre ! redis à mon ame ces hautes leçons que déjà tu exprimes.

Espace, tems, où êtes-vous ?

Ravissante lumière, félicité du sage, charmes de l'innocence ;

Vertus qui, sur la terre, donnez à l'homme, grandeur, courage, sagesse ; ô vertus ! accourez.

Voyez la haute majesté d'un peuple libre ; ajoutez à sa gloire.

O vertus ! Quelles contrées, quels pays offriraient à vos charmes, avec un cœur plus pur, des citoyens plus généreux, plus grands ?

Sagesse, courage, magnanimité ; vertus qui ſaites les grands hommes, qui défendez la liberté, qui protégez l'égalitè ;

Ainsi le veut le maître de tous les

cieux ; il confie à vous seules, les destinées des peuples libres.

J'écoute encore, j'admire encore ; déjà le Millième siècle est dans les cieux.



CHANT VII.

O ma lyre ! dis quelle est cette voix dont la douce harmonie pénétre mon cœur d'une joie pleine de volupté.

Le Génie des siècles dit : Vois le Vésuve ; il vomit dans les airs, ses entrailles brûlantes.

Cités, campagnes, hommes, troupeaux ! tout est dévoré par ses flammes.

L'éclat horrible de sa lumière bannit le repos et le sommeil ; sa lave ardente, élancée jusqu'aux cieux, tombe comme une pluye de feu ; et forme, ô spectacle terrible ! une forêt de tonnerres tombans.

Paphos, Nicopolis, Héraclée, disparaissent anéanties; les vents et l'Océan ont emporté leurs cendres.

Alors, ô Parthénope (*)! la gloire et l'ornement de la Sicile; alors ton peuple nombreux, inonde à flots pressés, les riches parvis de tes temples de marbre.

Il craint que ta cité, que ta campagne, au lever de l'aurore, brillantes de splendeur, ne présentent à ses yeux un champ de désolation tout couvert de débris et de ruines fumantes.

Alors, ô cité malheureuse! ton peuple rencontre à chaque pas l'image vivante de ses crimes passés!

Il appelle la mort, il l'appelle à grands cris! La mort est sous ses pieds, près de lui, sur sa tête.

Brûlant Vésuve! vaste théâtre où l'ire de l'Éternel se déploye dans toute la plénitude de sa fureur.

Opitz, le grand Opitz a célébré tes

(*) Naples.

ravages, moins étendus que l'éclat de sa gloire.

Mais, ô brûlant Vésuve, ta fureur s'annonce au loin par d'affreux tremblemens de terre.

Ta fureur, tes ravages, ô de la sagesse éternelle ineffable bienfait! l'homme peut s'en défendre.

Et, soit qu'il navigue, ou qu'il voyage, l'immensité de ta lumière, l'explosion de tes feux, avertit l'homme, long-tems avant que ses pieds foulent le sol miné où tu règnes entouré de l'horreur des enfers.

Mais, ô des peuples trompés! destinées malheureuses! ce que peut l'anarchie?

L'affreux tableau de ses ravages s'étend comme les ombres de la nuit. Au sénat elle siége; et le sénat se taît épouvanté.

Le Génie des siècles dit; et, me couvrant tout entier à l'ombre de ses aîles, il continua ainsi:

Pénétrons dans ce tribunal incorruptible, la conscience de la patrie. Seuls, vous le composez, vieillards qui voulez la liberté, qui vénérez la justice, et qui chérissez les lois. Vous seuls, ô vénérables sages !

La sérénité inaltérable de l'innocence brille sur vos fronts.

Semblables a la neige qui descend des cieux, vos cheveux éblouissans de blancheur, retombent avec majesté.

Vous dédaignez la pourpre des rois; et, ni l'or ni les diamans, riches trésors de la féconde Asie, ne brillent sur vos vêtemens.

Le respect du peuple, sa confiance vierge, son admiration méritée; ô vénérables sages ! voilà les signes augustes de votre autorité.

Tu es seule leur guide, et tu es leur flambeau, éternelle sagesse ! ô lumière sacrée !

De jeunes enfans placés sur une estrade immense, présentent à leur yeux

le tableau consolant de la postérité.

Plus étendu que la course ordonnée des célestes sphères, armé d'un glaive étincellant, le bras de l'Éternel paraît.

Il paraît au-dessus de la conscience de la patrie.

Suprême tribunal ! tu peseras nos fugitives lois, et les crimes des oppresseurs d'un peuple qui les couvrit long-tems de sa gloire et de son amour;

Et qui remit en leurs mains son entière puissance.

A la vue de ce tribunal auguste, qui ne serait ému d'un sentiment de respect?

Entends-tu cette voix ?

Semblable aux sons mélodieux d'une harpe divine, dont les cordes touchées par une main savante, expriment une douleur profonde;

Et, d'autrefois redisent, en frémissemens redoublés, l'indignation de tout un peuple, au récit des maux de la patrie.

Alors que des hommes éloquens, intrépides; déchiraient (*) d'une main courageuse l'épais voile que les tyrans, dans l'ivresse de leur fureur, avaient étendu sur l'abîme, pour anéantir avec la liberté, les génies qui la font aimer, et les héros qui la défendent.

Alors PEUPLE-HÉROS! tu jetas un vaste regard sur l'abîme profond; le ciel fut ébranlé du cri de ta fureur.

L'Ibère épouvanté, l'Anglais audacieux et le riche Batave, et le Germain soumis, entendent cette voix.

Ils l'entendent, étonnés! ils s'arrêtent; ils desirent apprendre qu'elle est cette voix qui retentit dans les cieux, sur la terre.

Redis sur ta lyre dorée, redis les fiers accens de l'opprimé.

O vous qui brisez les couronnes et qui châtiez l'orgueil des rois! prêtez l'oreille à mes chants de douleur.

(*) Le 9 Thermidor.

Lyre dorée ! peins les malheurs, les longs malheurs de la guerre civile.

Captives pensées, prenez l'essor ! pleurs éloquens de l'orphelin, privé des tendres soins d'une mère qui n'est plus ;

Gémissemens du vieillard ! vivans regrets de la veuve ! ma lyre vous appelle.

Et toi, douleur publique ! verse en mon sein ton ire sacrée ; donne à mes chants la haute majesté de tes accords les plus mélodieux. Redis la voix de l'opprimé.

« Les attentats des rois, comme un
» fleuve de flammes, ont ravagé la terre.
» Siècles ! Peuples ! qui put vous garantir
» du flot de leur fureur ? »

Siècles ! Peuples ! d'une voix unanime, vous avez dit : « le plus grand des
» fléaux, c'est le despotisme. »

L'opprimé dit, et soudain sa parole s'élève comme un orage, elle retentit comme un tonnerre.

Sa parole est semblable à la voix des

étoiles, alors que le DIEU DE MAJESTÉ leur dit : Étoiles !.... les étoiles répondent : nous voici ! (1)

L'opprimé dit encore : « qu'apperçois-
„ je? Le char lugubre de la mort obéit
„ à sa voix. Les fiers géans du crime
„ composent son noir cortège.

„ Sur ses pas, mais avec plus de pro-
„ fondeur que les eaux des lacs, les ca-
„ lamités s'accroissent, se perpétuent.

„ Insatiable d'or, avide de puissance,
„ affamé de victimes, ses prunelles em-
„ brâsées étincellent de flammes.

„ Il dit à Aristide; (2) ta vertu,
„ voilà ton crime. Il dit au peintre des
„ ruines; (3) ton génie, voilà ton
„ attentat. Il dit à l'Hermès Français;
„ (4) ton or, voilà ton forfait.

„ Il étend sur Thémis un crêpe teint
„ de sang; et, de sa main armée d'un

---

(1) Voyez le Prophête Habacuc.

(2) Malesherbes. (3) Volney. (4) Lavoisier.

„ faisceau d'injustices, partent ces coups
„ qui consternent les générations.

„ Il naît, il grandit; il règne!

« L'orage et l'incendie; la foudre
„ et l'ouragan sont moins redoutés par
„ les mortels les plus courageux et les
„ plus intrépides, que l'horreur de son
„ règne.

„ Il défie le Très-haut; dans sa fureur
„ aveugle, il brise ses autels, immole
„ ses ministres; et, jusqu'au fond des
„ tombeaux, Il exerce sa rage.

„ Son sceptre est exécré. Dans sa brû-
„ lante horreur Il égale en un jour dix
„ lustres de forfaits et de calamités.

„ Soudain un cri aigu déchire les
„ ténébres.... Ce fléau que tu peins,
„ C'est l'anarchie. „

Tels on voit sur l'océan Américain, dans les vastes déserts des cieux, planer avec fierté au-dessus des tempêtes, ces oiseaux marins.

Du haut sommet où brillent les étoiles,

ils bravent et l'orage et les vents.

Le nautonier les montre au passager qui s'écrie plein de joie, à la vue de de la *Frégate* : Terre ! ....

Tel, mais avec plus d'audace encore, exprimant sur ma lyre, l'hymne de l'opprimé ; je crois voir tous les peuples assemblés pour m'entendre.

Chant de douleur, hymne de l'opprimé ! D'autres Cecile et de nouveaux Dryden, inspirés par les doctes sœurs, prêtant à mes accens, la savante magie des rimes éternelles ;

Sur la harpe d'or, et sur le cistre ; sur l'orgue harmonieux, sur la lyre divine ; chant de douleur, hymne de l'opprimé ! vous serez entendus des siècles à venir.

Et, quand la main glacée de la mort aura mêlé ma cendre à celle de mon père et de mes ayeux, en présence des peuples à venir, ma lyre entonnera les rimes sanglantes des jours atroces d'une longue anarchie.

CHANT VIII.

LE Génie des siècles dit encore : Annonce à la terre ce murmure profond qui mugit comme une mer au milieu de la nuit des tombeaux.

Homme, prosterne-toi! que ton oreille, à la terre attachée, épouse sa douleur.

Etendu comme un pin renversé, et comme les ruines du temple du soleil, éparses dans Persépolis ;

Je pressai la poussière des tombeaux contre mon sein, et mon cœur éprouva une émotion sublime de plaisir, de douleur et d'angoisse.

O vieillard regretté ! sage dont le nom sera dans tous les siècles l'ornement de

ta patrie ; toi que le genre humain eût appellé à lui donner des lois !

Si Dieu n'était pas, le Législateur de tous.

Vénérable vieillard ! entouré de deux générations, ton sang pur a coulé.

Vénérable vieillard ! du sein de la terre sacrée où tu reposes, entouré de nombreuses victimes ; prête-moi tes accens. Je veux de ma patrie cicatriser la playe.

Dieu !... Quels transports et quels ravissemens retentissent dans la vaste étendue de l'empire des morts !

A la vue de Loiserolles, les sombres bords semblent un empirée par Dieu même habité.

Vertueux Loiserolles ! s'écrie le Magistrat des Juges, ô toi ! de l'amour paternel exemple mémorable ; mon cœur veut aujourd'hui interroger ta joie.

O bonheur inoui ! A ton fils tu conservas la vie ; tu t'immolas pour lui, père vertueux ! Immortel Loiserolles, ta mort est ton triomphe.

Le Magistrat des Juges, balança comme un cèdre, sa tête vénérable; il continua ainsi :

« Que ne peut un peuple qui, déposant la faulx dévorante de la terreur, veut la justice, et ne prend conseil que de la sagesse !

„ Combien ils sont puissans ceux qui, pouvant être terribles et punir avec équité, brisent le sceptre pesant de la fureur !

„ Alors que la régénération sociale est entière, universelle, contre les droits de l'homme, que peuvent les tyrans ?

„ Ah ! périssent avec les rois, les factions infâmes, et leurs chefs odieux affamés de victimes !....

„ Avec les rois précipitez l'anarchie qui les nourrit dans son sein ; l'anarchie qui relève les trônes.

„ O Terre ! Ouvre tes gouffres les plus profonds, ceux que l'on nomme abîmes.

» Qu'ils se referment sur nos calamités !.... Hommes libres ! n'écoutez tous que la voix puissante de la sagesse.

» La sagesse ! elle vous crie : dans l'Océan désert du passé, précipitez vos haines envenimées ; précipitez les ressouvenirs odieux et sanglans.

» Dans l'Océan désert du passé, précipitez tous les crimes nés des factions.

» Les Rois ! ils furent créés dans le courroux de l'Éternel.

» Nombreuses générations, et vous siècles, parlez ! Qui brisa mille cités sous les roues brûlantes de son char de triomphe ? Qui détruisit la moitié de l'univers ?

» Qui a changé la superbe Babylone ; Memphis, la gloire de l'Égypte ; Thébes aux cent palais, et Tyr, la reine des cités, et Ninive la grande, en un vil amas de ruines et de poussière ?

„ Qui a dit à ces villes : disparaissez !

„ Qui appella le désert au cœur des
„ capitales, et jusqu'au sein des pro-
„ vinces populeuses de la féconde Asie ?

„ Qui a dit au désert : Vois ces tem-
„ ples dont les sommets dorés s'élèvent
„ jusqu'aux cieux. Vois ces villes, chefs-
„ d'œuvres merveilleux de la main des
„ hommes ! Vois ces campagnes riantes
„ où la nature verse à pleines mains l'a-
„ bondance et la vie. Désert, ici tu ré-
„ gneras .... je te donne pour palais, des
„ ruines ; pour sujets, des tombeaux ;....
„ accours ! ô Désert !

„ Répondez, générations ; et vous siè-
„ cles ! parlez ! „

Mille tonnerres grondans, portés sur les aîles de mille tempêtes, à-la-fois retentissent !

L'Océan effrayé rappelle en ses profonds abîmes, ses vagues mugissantes.

Elémens ! ce n'est pas vous !

Ecoutez, montagnes ; fleuves, torrens,

suspendez le cours majestueux de vos ondes.

Le Génie des siècles, avec ce calme qui n'est que dans le cœur du juste, s'écrie : Ce sont les conquérans !

O peuple ! la liberté vous élève vers les cieux d'où elle tire son origine ; la servitude courbe les hommes vers la terre où elle est née.

La liberté abhorre et fuit les pays qui obéissent à des tyrans.

La liberté veut les mœurs, et ne s'arrête qu'aux accens mélodieux du concert de toutes les vertus.

Le Génie des siècles dit ; Et, l'homme né des sages courbant sa tête avec respect, s'écrie :

Toi seul, ô peuple Franc ! tu seras appellé grand dans la suite des siècles.

Que ton amour inviolable pour les lois et pour la justice ; que ton humanité ; que ton zèle ardent à récompenser la vertu, vivent autant que ta gloire et que ta renommée.

A toi seul le genre humain sera redevable de tous les bienfaits qui naissent sur les pas de la liberté.

Peuple libre ! au nom des siècles anciens....

Le Génie des siècles frappe la terre de son pied ; il dit : Poussière du genre humain ! cendres des siècles : Soyez !

Soudain tous les peuples, toutes les nations qui ont passé sur la terre, et dont la vie s'est écoulée comme les eaux des fleuves, accoururent à sa voix puissante.

Ils se placèrent sur le char immense ; peuples et nations, tous ils se livrèrent à l'enthousiasme, et tous ils s'écrièrent d'une seule voix :

O neveux ! vos ancêtres, vos ayeux, vous saluent ! ils vous admirent ! Tombeaux déserts vous retentîtes d'acclamations ; les échos étonnés les redirent aux échos.

Peuple libre, s'écria d'une voix sem-

blable à l'airain retentissant, l'homme né des sages :

Vous qui avez tous les siècles, tous vos ayeux, pour spectateurs, et qui.... Tout-à-coup la magie des couleurs de son riche manteau, semblable à la douce lumière des aurores boréales, unissant son pouvoir à la mélodie de ses paroles ; excite les acclamations éloignées de mille générations.

A ce mouvement sublime, inattendu, qui étonne et qui émeut l'assemblée des siècles, on vit se mêler les accens de joie des peuples nombreux qui composent la génération présente.

Ensemble ils s'écrièrent : Périssent à jamais la tyrannie et les tyrans.

Alors, au nom des générations à naître, en présence des générations écoulées, à tous les siècles, l'homme né des sages imposa silence.

Il dit : Idole sacré des républiques, ô Liberté, Liberté sainte ! je te salue. Reçois jusqu'à la fin des jours et des

tems, les hommages multipliés des êtres sans nombre qui peuplent l'étendue de l'univers. Règne pendant l'espace infini des siécles, avec l'Egalité.

Que la terre soit à jamais le lieu où tu résides; que les cieux t'y contemplent.

Que l'univers entier rentre dans le cahos, avant que tes autels soient renversés.

Liberté sacrée, bienfaitrice du monde; sois éternelle comme la Divinité dont tu es la céleste et brillante image. Sa puissance et sa grandeur se peignent en traits de feu dans l'éclat éblouissant de tes charmes. A ton aspect le cœur de l'homme s'anoblit et s'enflâme; et ses yeux pour te voir, étincellent de feux.

La source du bonheur est dans le cœur des hommes libres; ce bonheur est le prix de la vertu.

O merveille! Les flammes divines qui ceignent son front majestueux, jetent

un éclat semblable à tous les feux de l'Ethna.

Il dit encore : Au nom des siècles à venir ; Liberté du genre humain, je te salue !...

En présence de tous les siècles à naître, PEUPLE FRANC, je te proclame le premier entre tous les peuples.

Il dit, et, siècles passés, siècles futurs, ensemble ils confondirent leurs acclamations.

Père des sièles ! arbitre souverain des destinées ; puissant dominateur des mondes, arrête tes regards sur ma patrie. Établis à jamais la sagesse dans le cœur de ses enfans ; qu'ils connoissent, qu'ils respectent la justice et l'équité, seuls fondemens éternels du bonheur des hommes et de la société.

Qu'ils sachent où s'arrêtent leurs droits, où s'étendent leurs devoirs réciproques.

Éclairés de ta lumière divine, nos citoyens verseront dans l'ame de leurs ne-

veux ces hautes vertus, cette raison sublime, et ce courage d'airain que tu dispenses aux hommes libres.

O toi! qui nous prêtas le secours de de ton bras contre les rois, tu vengeas nos droits, tu fus notre conseil;

Dieu! qui dis aux hommes libres: je combats avec vous! Créateur de la Liberté et de l'Égalité, règne dans nos ames, aggrandies par toi! allume dans le cœur de nos enfans, le flambeau sacré de la raison qui te connoît et qui t'adore; guide leur sagesse.

Que le fier Espagnol; que l'audacieux Anglais; que l'Autrichien superbe et le Prussien soumis; ah! sur la terre le plus grand des forfaits est la guerre des rois contre la liberté!... Que tous apprennent en tremblant que tu es le DIEU des peuples libres! ....

O toi qui vois d'en haut se mouvoir notre globe! qui dis aux sphères: NE VOUS ARRÊTEZ PAS. Puissent les rayons

de ce soleil, chef-d'œuvre magnifique de tes mains créatrices, voir en tous lieux s'étendre, par de rapides progrès, les lumières de la raison sur les pas de la véritable sagesse.

Puissent la liberté et l'égalité s'asseoir en même tems sur les deux hémisphères !

Dieu des âges ! fais qu'un seul et même esprit public, règne dans tous les cœurs.

Puissent tous les hommes, rendant hommage aux principes éternels de la liberté, recouvrer cette ame vierge que tu donnas à l'homme dans sa majesté primitive.

Ame de l'homme libre ! ame du citoyen vertueux ! tu égales, tu surpasses la splendeur de l'astre des saisons !

Génératrices de toutes les vertus, la liberté et l'égalité, sont à l'homme ce que la lumière, la chaleur et la vie, sont à la nature entière.

Permets, ô Dieu ! que la félicité, que la liberté de ma patrie, objets de l'admiration

miration de tous les peuples, en soient aussi le partage pendant la durée infinie de tous les siècles.

Puissent les générations d'hommes libres, moissonner les palmes sacrées de la vertu, au milieu des bénédictions de tous les siècles à venir ! ...

O toi dont les regards embrassent tous les mondes : du haut des Cieux, où majestueux, tu règnes, environné des siècles ; tu t'assieds sur l'immensité ;

Dans le désert du passé, égare les tyrans et les dynasties.

Tu es le Dieu des Cieux ; tu marches sur la nue ; le tonnerre, l'éclair, les vents et la tempête, en silence t'écoutent !...

Tu dis encore : Liberté du genre humain : sois ! soudain la Liberté des peuples jaillit du sein de l'Eternel.

O ! la douce lumièrre !... L'homme est libre.

Ainsi le veut le Dieu qui voit d'un

même regard ramper l'insecte et périr les Empires.

La majesté de ma patrie, l'amour éclairé de tous ses enfans pour les lois éternelles de l'humanité et de la justice.

Leur zèle ardent pour l'Egalité, leur courage pour conserver la liberté, foudroyer la terreur, enchaîner l'anarchie.

Leur invincible haine pour toute espèce de tyrannie.

Ces vertus, ce zèle ardent, ce courage héroïque, s'étendront comme un manteau de gloire sur tout le genre humain.

Fin du GÉNIE *des* SIÈCLES.

NOTES.

CHANT PREMIER.

Page 14. De ce long règne etc.

On a tout dit sur Louis XIV, et la postérité s'est vengée peut-être avec excès des mensonges adulateurs de ses sujets. Mais si ce roi protégea les arts, qui lui donnaient de la gloire, s'il vit éclorre les fruits que Richelieu avait semés, s'il étonna, par un air de grandeur, qui fait le caractère de son règne, par combien de calamités ces biens factices n'ont-ils pas été compensés? Son goût pour les conquêtes faciles lui fit prodiguer l'or et le sang de ses sujets; son faste arrogant lui attira l'inimitié de toute l'europe; son despotisme sur la pensée ensanglanta ses états et les dépeupla. Louis XI n'avait ouvert qu'un cachot, et il couchait sur la voûte sous laquelle gémissaient ses victimes. Louis XIV en ouvrait mille, et sourd aux cris de ses sujets malheureux, il se livrait à toutes les voluptés d'une cour galante et fastueuse. C'est lui qui a préparé la chûte de la noblesse, en la tirant de ses châteaux, pour l'amuser et l'avilir avec des cordons, des rubans et des tabourets; et quand une fois le titre de gloire a été vénal et qu'on est devenu illustre

avec de l'argent, l'opinion a été formée, et la noblesse de France a été, dans toute l'Europe, comme elle l'a été parmi nous. »

„ Les fruits du règne de Louis XIV ont été d'un côté la conquête de quelques provinces; la perfection des beaux arts; un théâtre supérieur à celui d'Athènes; un goût et une urbanité qui ont servi de modèle à toutes les cours, et sur-tout la réunion de toutes les parties, auparavant incohérentes, du gouvernement et de l'empire. D'un autre côté la perte de cinq ou six cents mille hommes, tués en différentes guerres; celle de cinq où six cents mille fugitifs qui portèrent dans toute l'Europe la haine de son nom, et les arts qu'il avoit favorisés; une dette immense, des calamités désastreuses sur la fin de son règne, et une misère telle qu'aucun peuple moderne n'en a éprouvé de pareille. Le despotisme qu'il avoit consolidé, fut l'héritage qu'il nous laissa; depuis le Ministre jusqu'au dernier agent de l'autorité, ce n'étoit qu'une chaîne d'oppression. Tous consentoient à ramper devant leurs maîtres, pour avoir droit de mépriser leurs inférieurs; et cet esprit servile nous avoit été fidélement transmis de règne en règne. Ses armées formidables, pendant quelque tems, aux étrangers, ne le furent plus qu'à ses sujets. Dix mille esclaves dorés et titrés faisoient sa garde: et cet appareil de puissance, si propre à éblouir le vulgaire, n'annonçoit que l'énorme distance où il se mettoit de son peuple. Ces vertus des despotes, la hauteur et la vanité qui faisaient de Louis XIV une superbe idole, ne sont plus regardées que comme des vices et des injustices, sous le règne de la liberté et de l'égalité.

RABAUD, *Précis historique de la Révol. Franc.*

Nota. Ce ne sera pas au Livre publié par LA VICOMTERIE, (des Crimes des Rois,) que je renverrai le Lecteur, pour énumérer les crimes de Louis XIV. : ce sera au testament politique du M.al Duc de Belle Isle, son témoignage est bien respectable. Je pourrais ajouter encore ce que Massillon en a écrit. Je renvoie le Lecteur au aux ouvrages des grands hommes du dix-huitième siècle. Ils ont jugé Louis XIV.

Page 16. Vois le luxe effrené; etc.

Il y a des vices féconds qui servent, pour ainsi dire, de matrice et de foyer à la corruption... A leur tête est ce monstre à deux corps, composés d'avarice et de prodigalité, qui ne se lasse jamais ni d'acquérir ni de dissiper; et dont les besoins, toujours renaissans et toujours insatiables, ne se refusent à aucune injustice.

Nos pères avec dix talens étoient riches; avec deux mille nous sommes pauvres. *Entretiens de Phocion*, *in*-12; Amst. pag. 150, 160 et 161.

Voyez DISCOURS CONTRE LE LUXE : *Il corrompt les mœurs et détruit les empires*; par M. de SAINT-HAIPPY. Paris, 1793; chez Belin, rue St. Jacques.

Cet auteur éloquent a réuni dans un cadre très-étroit, ce que présentent, en résultat sur cette question, les ouvrages des Montesquieu, des Mably et du marquis de Mirabeau, il faudrait citer ici tout son discours. J'y renvoye le lecteur.

Page 19. As-tu interrogé ces etc.

Voyez le Chap. XXIV de l'hérédité de la Couronne, pag. 321 dans le Livre *des Insurrections*,

publié par l'Auteur de cet Ouvrage, en 1793.

Ibidem. Souviens-toi du cri des etc.

Voyez le discours sur l'esclavage et le commerce des Nègres. dans l'ouvrage cité.

Pag. 20. La mort! elle n'est qu'un passage etc.

La mort n'est qu'un chemin dans lequel il faut qne l'homme marche pour arriver à Dieu; c'est un port tranquille. un asyle assuré contre les fureurs des mers agitées.

De même que des infortunés qui ont langui long-tems dans une prison ténébreuse, et qui n'ont vû d'autre lumière, que la foible lueur d'une lampe, dont à peine leur cachot étoit éclairé, se sentant tout-à-coup ravi de joie, à la fin de leur captivité, quand ils saluent la premiere fois l'astre du jour, ainsi les ames des gens de bien goûtent au sortir de ce monde, une volupte pure. sublime, et beaucoup au-dessus des sens : renfermées dans leurs corps elles avoient passé sur la terre un petit nombre d'années malheureuses : mais quand leurs chaînes sont rompues; un charmant spectacle se dévoile à leurs yeux; elles battent des aîles avec transport; elles se lèvent, se perdent, se confondent avec la lumière des Cieux.

THOMAS PARNELL; *Ode funèbre sur la mort.*

CHANT II.

Pag. 29. De cette trombe etc.

CETTE Métaphore à pour objet de peindre

l'opinion universelle de tous les peuples, en faveur des principes de la liberté.

Pag. 30. Un vase-abîme etc.

(*) Un vase-abîme est à ses pieds.

Expression métaphorique par laquelle on a voulu indiquer une espace immense et profond. Voyez dans l'ouvrage intitulé : Philosophie de la Nature, l'énumération des victimes du fanatisme ; M. de Lille en porte le totale à trente-trois millions quatre-vingt-dix mille. J'ai pensé qu'il serait utile de donner au lecteur la définition par laquelle Klopstock a séparé l'idée que l'on doit se former de la vraie religion par opposition au fanatisme. J'avais supprimé l'expression *vase-abîme*; un homme de mérite m'a conseillé de la rétablir; c'est, a-t-il ajouté, une image.

Pag. 31. Le fanatisme dit : etc.

O religion de la divinité ! Amie sainte du genre humain ; fille du ciel ; source pure et sacrée de toutes les vertus ; mère de la paix ; don le plus précieux que les cieux aient fait à la terre ; immortelle comme ton auteur ; belle comme tous les êtres heureux qui environnent ton trône auguste ; douce et bienfaisante comme eux, c'est toi qui élève l'ame de l'homme, et qui fais naître les pensées les plus sublimes, et tous les sentimens qui l'attachent à son créateur ! Voilà encore comme tu existes dans l'ame des Séraphins, et voilà les traits sous lesquels tu parais à l'homme, quand ta lumière divine éclaire et embrâse son cœur ! Mais, glaive affreux entre les mains du fanatique, idole teinte de sang, ordonnant la persécution et le meurtre ; fille abominable des enfers, et non religion ; ... plus obscure et plus effrayante que la nuit

éternelle ; aussi hideuse que les cadavres déchirés que tu égorges aux pieds des autels ; tu oses ravir ces foudres que le bras du juge suprême s'est reservé le droit de lancer ! Ton pied pose sur les enfers, et ta tête menace les cieux ! Voilà ce que tu deviens, quand des cœurs pervers te dénaturent, quand les ennemis du genre humain te transforment en un monstre ! .... KLOPSTOCK, *MESSIE*, *poëme, chant IV, page* 196 *et suivantes.*

Voyez encore, Dictionnaire de l'Enciclopédie, *article* Fanatisme.

Pag. 33. Celui qui règne dans etc.

Je renvoie le Lecteur à Isaïe.

CHANT III.

Pag. 37. Alcée, le grand Alcée, etc.

Il (Alcée) réunit la douceur à la force, la richesse à la précision et la clarté ; il s'élève presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il s'agit de décrire des combats, et d'épouvanter un tyran. *Voyage de jeune Anacharsis* pag. 286. Edit. de Didot, *in*-4°.

Pag. 40. Chacun de ces aigles-lions. etc. etc.

SEPT AIGLES-LIONS. Voyez dans l'ouvrage intitulé des Insurrections : Discours prélimi-

naire,

naire, page 23 et suivantes, la définition de l'insurrection.

La *première* de toute les insurrections, a été celle des Cantons Suisses; la *seconde*, a eu lieu dans les Provinces unies, insurgées contre Philippe II; la *troisième* est la révolution des Etats-unis; la *quatrième*, les journées des 14 juillet 1789 et 10 août 1792, etc. la *cinquième* s'est manifestée en Pologne; la *sixième*, dans les Colonies Françaises de la part des noirs déchirés sous le fouët des blancs; et la *septième* enfin, fut celle du 9 au 10 thermidor, qui nous a arrachés des mains sanglantes de l'anarchie.

Pag. O Babylone! tu n'es plus! etc.

Voyez sur cette métropole, le Dictionnaire de la Bible par Dom-Calmet; Hérodote, et tous les historiens anciens. Voyez encore ce que nous en disent les modernes Voyageurs, et méditez ISAÏE.

CHANT IV.

Pag. 55. Hommes purs! etc.

CE que Pombal a fait à Lisbonne surpasse, en grandeur, tout ce que l'histoire nous présente d'événemens; son génie embrasse tout, vivifie tout. Pombal, ambassadeur à Vienne, est déjà un grand homme; devenu ministre il

règne en souverain ; son administration, toute remplie d'événemens extraordinaires, est traversée par des malheurs jusqu'alors inouis.

Combien il fut grand ! pendant tout le tems que dura le tremblement de terre qui dévora plus de la moitié de Lisbonne, Pombal se plaça tout entier dans la balance des destinées de sa patrie ; et Pombal ; par-tout présent, ranime tout par son éloquence ; lui seul il rendit la confiance à tant d'hommes, qui désertaient une terre qui venait d'engloutir tous leurs parens et leurs amis !

Pombal rassemble, du milieu des débris fumans de Lisbonne, les membres mutilés d'un peuple immense ; il l'enchaîne à force de bienfaits; il élève de tous côtés un rempart contre l'émigration; ce rempart est cimenté par sa sagesse. Il en est l'ame et la sentinelle.

Si ce ministre, qui s'etait montré si grand pendant tout le tems que dura l'état désespérant de sa patrie, eût été remercié par Joseph Ier, incontinent après le rétablissement de Lisbonne, nous n'aurions pas à gémir sur les calamités que son ambition versa sur ses concitoyens.

Pombal était né pour réparer, par sa sagesse, et pour effacer, par son génie, un malheur immense.

Examinons en quel tems il importait au Portugal que les talens de ce ministre se manifestassent.

Si Pombal n'était arrivé au ministère que peu de jours avant le tremblement de terre de Lisbonne, il eût jouit de trop peu de crédit pour opérer beaucoup de bien.

Si Joseph Ier l'eût congédié aussi-tôt après le retour de la confiance et la résurrection de Lisbonne, nul doute que ce roi aurait été blâmé.

Quel est donc le sort des peuples? quel est donc le malheur attaché au trône?

Pombal comble lui seul le désastre de Lisbonne, et bientôt après sa conduite fait regretter qu'il n'ait pas été disgracié dans la splendeur de son ministère; c'est à-dire alors qu'il eût achevé de réparer, par son habilité, la perte immense que le Portugal venait d'éprouver.

Il naît des hommes qui ne sont véritablement grands, qu'alors qu'il survient une immense calamité; ils en sont le contre-poids.

Pombal nous en donne une preuve.

Si de Lisbonne nous fixons nos regards sur la Hollande, le ministère des frères de Witt et de Barneveld, nous annoncent ce que peuvent de grands talens.

Ils se montrèrent également habiles en paix et en guerre.

Fixons aussi notre attention sur l'Espagne.

Ximenes doit tenir un rang très-distingué parmi les grands ministres; son administration peut servir de modèle (dans les Monarchies) à ceux qui reuniraient, comme lui, la régence au premier ministère.

Ximenes est supérieur à Fleury; il est l'égal de Mazarin.

Je ne dirai rien de Richelieu; le tems n'en est pas venu.

Une extrême douceur, une probité et une vertu qui ne se démentirent jamais, ont été les qualités éminentes du cardinal d'Amboise. Il couvrit sa patrie de ses regards; il fut désintéressé; il donna un grand exemple, *il fut juste.*

Les dix-huit années du ministère de Fleury ont été pour la France un heureux et long repos; ce Vieillard communiqua à toutes les parties de son administration, la vigueur d'une sagesse puissante pour la connaissance des hommes et des

gouvernemens ; on était heureux sans presque s'en appercevoir, d'où venait tout ce bonheur ?

Ce ne fut point, à la vérité, un tems de grande prospérité ; le Cardinal, dont l'économie était le premier objet, avait été avare de tout ce qui pouvait vivifier le commerce et l'industrie. Tels ces couraus d'eaux qui baignent dans leurs cours d'immenses prairies, on n'entend pas le Nautonnier vanter la richesse de leurs ports.

Fénélon n'arriva pas au ministère, mais Fénélon fit naître dans les tems plusieurs fleuves de bonheur et de prospérité.

Quel est cet Océan qui couvre de son nom un vaste empire, dont la renommée a pour limites celles du monde, et dont la sagesse survit aux siècles ? Confucius, je te salue !

A mesure que les hommes parviennent à des places plus importantes, la perspective change pour eux, leurs passions se marient avec les objets de leur ambition ; et celui qui, dans un état obscur, n'aurait développé que de foibles talens, placé tout-à-coup sur un grand théâtre, le remplit tout entier de son nom. Il se fait, dans les hommes dont je parle, comme un épanouissement de talens, de vertus et de moyens.

Ossat, Arsenne, Adrien, Ruyter, Menzicoff, prouvent que les grands talens se trouvent également épars et comme dans une inertie relative, le choc qui résulte des révolutions des états, suffit pour leur donner en un jour la sève de tout un siècle.

Il faut que les grands hommes arrivent au ministère ; il faut qu'ils y soient portés dans des momens urgens.

Le moment du danger est-il passé ? Peuples libres, hâtez-vous d'écarter des grandes places ces hommes dont la vertu s'y trouverait à l'étroit ; déja leur galerie est devenue trop petite ;

tous les regards sont fixés sur eux ; livrez-les à la reconnaissance et à la justice de toutes les générations, voilà quelles doivent être leurs récompenses.

Mais que peut-on entendre par de grandes places dans un état libre ?

1°. Les places de l'administration centrale de la République, me paraissent les premières parmi les grandes places.

Celle d'ambassadeur ou de ministre de la République auprès des puissances voisines, et qui sont avouées par la patrie d'une manière officielle.

Les places de général d'armée, et toutes celles qui, par leur nature, nous investisent de quelque autorité sur un nombre considérable de nos concitoyens.

Je ne parle pas des fonctionnaires publics dans les départemens, ou dans les tribunaux civils et criminels ; ces places acquièrent plus ou moins d'importance, selon que les tems sont orageux ou calmes.

Pour ces dernières places, le grand homme est toujous peu à craindre. Il est reserré par ses fonctions, toujours limitées par la loi.

Je laisserai aux Montalembert et aux Montécuculli, à décider des qualités nécessaires à un général.

Je ne m'arrêterai qu'aux deux premières espèces de grandes places, celles du conseil exécutif et celle d'ambassadeur.

Addisson, à qui on ne contestera pas le mérite d'écrivain habile, de philosophe et de poëte, fut pendant quelque tems adjoint au ministère dans sa patrie ; il n'y obtint que des succès médiocres ; Addisson était hors de sa sphère.

Solon, dont les sages lois ont fait pendant si long-tems la gloire et le bonheur de sa pa-

trie, se trouva faible contre la puissance de Pisistrate. Ce roi parvint à se saisir des rênes du gouvernement ; il avait sur Solon tout l'avantage d'une expérience-pratique dans l'art de gouverner; le ressort des passions avait joué dans ses mains ; il en avait éprouvé la resistance et le choc ; il en connaissait toute la violence, toute l'énergie, et cet accord qu'elles ont entre elles.

Pisistrate usurpa, du vivant de Solon, la souveraine puissance a Athènes. Il n'a pas laissé un nom aussi révéré que Solon; il n'avait pas la sagesse de ce philosophe ; il lui était inférieure en beaucoup de choses, et néanmoins Pisistrate règna sur les Athéniens ; ses fils lui succédèrent à la couronne; il en descendirent sur un poignard.

Si Montesquieu avait été appelé au ministère, l'exemple de son administration serait d'un grand poids dans cet examen.

Il est évident que ce sont rarement les hommes, dont les talens ont le plus honoré leur patrie, qui ont été appelés au ministère.

Les rois ont pour les grands hommes une aversion et un éloignement qui augmentent à mesure que le peuple les estime et les chérit d'avantage, tant les despotes prennent soin déviter la société de ceux que la nature à crées leurs supérieurs, tant ils détestent les gardiens et les défenseurs des droits du peuple.

Je doute que J. J. Rousseau eût été un bon administrateur, un grand ministre.

On dirait que la nature a crée pour les peuples des Solons à part et des ministres à part.

Laissons donc penser ces têtes fortes dont la vie devient la vie politique de tout un peuple, et dont la pensée se change en loi ; ils disent et le peuple veut.

Ainsi les ministres ne sont véritablement que

des agens; ils ne doivent pas créer; et s'ils s'avisent de se faire tête et de cesser d'être bras, le malheur du corps politique ne serait plus un problême.

Cette note fut écrite dans le tems que plusieurs journalistes annonçaient la canditature de T. Mandar *pour le ministère de la guerre, et peu après pour celui des affaires étrangères, en juin* 1793. Note de l'Éditeur.

Pag. 56. O Peuple! sois à jamais ect.

(2) Il est pour les états, régénérés par l'insurection, un moment d'Atrophie ou d'affaissement: les citoyens, après avoir fait les plus grands efforts pour que l'insurrection opère une crise salutaire, et pour qu'elle redonne au corps politique cette jeunesse et cette vigueur dont il avait besoin pour se soutenir contre la ligue des amis de l'ancien gouvernement, zélateurs enthousiastes des préjugés abolis, seront-ils semblables au voyageur qui se repose à mi-hauteur sur la route escarpée qui conduit au sommet des Alpes? perdront-ils le courage et leur ardeur se ralentira-t-elle? Non. Plus les premiers efforts du peuple ont eu de succès, plus ils ont été grands, et plus importe à tous les citoyens d'en éterniser les bienfaits par une surveillance active.

Il faut alors que toute la puissance de l'insurrection soit centralisée; il faut que la terrible autorité qu'elle donne, soit confiée par le peuple à un petit nombre d'hommes purs et irréprochables. Cette transition de l'insurrection à un mode plus calme, est le dépôt de l'autorité de tous les citoyens dans le conseil des seuls sages; c'est ainsi que la force, qui était essentiellement active, deviendra essentiellement obéissante.

Ce nouvel état, en rendant la force dirigéa-

ble, ne diminue rien de son intensité; car la force qui résulte de la volonté et du conseil des hommes sages, semblable à la sagesse divine, peut, parce qu'elle veut, sa volonté fait sa puissance; c'est alors que l'état tout entier présente de tous côtés un front terrible et menaçant. Le peuple, devenu tout à-coup géant et sage, acquiert par la même toute la force et toute la puissance d'un seul homme

Alors que l'insurrection est permanente, où est l'insurrection? Je ne la vois plus dans le peuple; il est debout, il est armé, mais il n'agit plus avec cette inconcevable fureur qu'il montrait au commencement de l'insurrection. Il réfléchit, il se modère; tempête obéissante dans la main des sages auxquels il a confié sa puissance : son action est centuplée.

Voilà le gouvernement révolutionnaire.

Si le gouvernement révolutionnaire, qui n'est autre chose que l'insurrection modifiée avec sagesse dans la main de ceux qui gouvernent, pour être dirigée avec énergie contre les ennemis du gouvernement républicain, donne à l'état l'aspect d'un vaisseau de guerre dont l'équipage serait à son poste, ne nous dissimulons pas que ce mode, si terrible, auquel le gouvernement est soumis, ne peut durer longtems. La fureur vieillit le lion; la guerre use le guerrier; or, le gouvernement révolutionnaire n'étant, à proprement parler, qu'un mode d'insurrection, est par cela même un moyen violent et terrible; c'est pourquoi ce mode de gouvernement ne peut être et ne doit être que transistoire. Sa permanence serait un mal trop grand.

Pag. 57. Leurs jours coulaient. etc.

(3) Ceci doit s'entendre d'une famille dont

le

le nom, synonime de la vertu, sera éternellement cher à tous les gens de bien; mais le lecteur me presse de lui révéler un nom que j'avais gravé au fond de mon cœur. Je me rends à son desir, et je nomme Malesherbes ; j'ai donné à ma douleur un plus libre cours dans le chant VIII, en parlant de ce grand homme.

CHANT V.

Pag. 78. Ispahan ! Malheureuse etc.

Eh ! comment se défendre de la douleur la plus vive, alors que nous examinons toute la vanité et toute la fragilité de ce que nous avons de plus cher, de ce que nous voyons de plus grand et de plus magnifique. Nous pleurons un ami, nous regrettons sans mesure un fils mort âgé de quelques mois ; voyez ce père de famille, il demeure penché sur le corps froid de son premier né; il verse en abondance toutes les larmes de la tendresse et du sentiment ! Tendre père, époux fidele, ami généreux, il lui semble que cet enfant emporte dans le tombeau toutes les heures heureuses qui lui étaient promises. Généreux ami ! détournes, pour un moment, tes regards de ce fils mort au berceau; vois-tu cette phalange de calamités qui se pressent, qui se hâtent dans leur marche terrible ? C'est ta patrie, c'est mon pays qu'elle menace. Tu l'ignores, M**** un déchirant

divorce, tel qu'un courant rapide, arrachera de ton cœur, emportera dans un lit inconnu la mère de ton premier-né; et ni onze années de bonheur amassé à prix de vertus et de tendresse, ni les gages sacrés d'un hymen qui faisait tes délices, rien ! Tu te verras seul dans l'univers; ta femme sera morte pour toi. Entouré de tes enfans. il seront privés de leur mère, comme ces orphelins égarés, recueillis.

Chantre d'Adam ! toi qui donnas à Ève un vêtement d'innocence et de charmes; divin Milton ! verse en mon sein tous les torrens de cette volupté que tu peignis si pure ; dis à nos vierges, et grave dans leurs cœurs en traits de feu ; dis quelle est toute l'horreur d'un divorce irréfléchi; peins la vertu, que toutes la chérissent; peins le divorce, que l'univers en abhorre l'opprobre.

Les révolutions des empires, qu'est-ce autre chose, sinon un peuple entier donné par l'Éternel en spectacle à la terre ?

Ispahan, capitale de la Perse, bâtie sur les ruines de l'ancienne Ecbatane, contenait en 1760, de onze à douze cent mille habitans. Son étendue, y compris les six villes qui forment ses fauxbourgs, offrait une circonférence de près de seize lieues de France. On comptait, tant dans la ville que dans les fauxbourgs d'Ispahan, près de quarante huit mille maisons, deux cents mosquées, soixante - un collèges, dix-huit cent trente-neuf beaux caranvanserais, plus de trois cents bains; un palais immense environné d'autres petits palais pour les grands de l'empire. Le palais du roi s'étendait à une lieue et demie de circonférence.

La grande place d'Ispahan (Meydan-Shae) à soixante-dix pas de long sur deux cent vingt de large. Elle fait face au palais; et le grand

cours a deux cent - vingt pas de long; il est bordé de platanes des deux côtés.

Cette métropole de la Perse, par une suite des guerres intestines qui prennent leur source dans la différence d'opinions religieuses, d'une part; et dans les factions différentes, relatives aux prétendans à l'empire; se trouvait réduite, au rapport du colonel J. Capper, dans un tel état d'abandon en 1783, que l'on y comptait un plus grand nombre d'édifices et de maisons qu'il n'y avait d'habitans.

M. Beauchamp, consul de France à Mascate, lequel vient de repartir pour cette résidence, m'a assuré qu'en 1788, s'étant rendu à Ispahan, il y chemina pendant cinq quarts d'heures sans y appercevoir un seul habitant. Ce ne fut qu'au centre de la ville, qu'il retrouva les tristes restes de cette mer de peuple; il estime tout au plus à cent mille le nombre actuel des habitans d'Ispahan. Ce sont, ajouta le Consul de Mascate, les hommes les plus pauvres, ceux que leur excessive indigence a fixés dans cette ville.

Je renvoye le lecteur à l'histoire des révolutions de la Perse, et à ce que Thomas Howel et J. Capper rapportent des événemens arrivés à Ispahan et à Bassora; dans la relation que ces deux voyageurs nous ont donné de leur retour de l'Inde en Europe. J'en ai remis la traduction au ministre de la marine, qui en a demandé l'impression à la Convention nationale. Le comité d'instruction publique ayant fait examiner ces deux relations, en a ordonné l'impression; elle se continue, et le public sera très-incessamment en possession de ce que ces deux voyageurs ont publié sur la situation actuelle des affaires de l'Asie.

Quant aux détails sur les villes de Persépolis, de Baalbeck, de Babylone et de Pal-

myre, je renvoye le lecteur aux voyages de C. Niebhur, de Richard Pocock, de Chardin; à l'histoire générale des voyages publiée par le savant abbé Prévost; à l'abrégé que M. de la Harpe a publié de l'Histoire générale des Voyages, et enfin à ce que M. Volney a dit de ces villes dans son voyage *en Syrie et en Égypte*.

Me sera-t-il permis, après avoir cité ces voyageurs, sur tant de villes tombées, désertes, inhabitées; d'interroger le prophête Isaïe? Je n'apprendrais rien à nos savans; et la jeunesse de ce siècle, inattentive, aveugle, muette et sourde, ne me lirait pas; avec qui et pour qui méditerai-je sur les écrits d'Isaïe? Ce sera avec nos neveux. Vous lirez, ô neveux! ce qu'ont écrit les saints prophêtes contre Damas, contre Tyr; et encore contre Babylone. Vous vous direz: Ispahan était aussi une grande cité; que reste-t-il de cette ville immense!.... vous méditerez ce qu'a écrit le prophête Isaïe; et, imitant les Ninivites, vous irrez de vous-mêmes au-devant de la colère du Tout-Puissant. Vous permettrez à de nouveaux Jonas de vous inviter à la vertu; et votre sagesse, secondant le saint zèle des hommes probes qui nous gouverneront, éloignera devous ces vastes malheurs que j'appréhende pour mon pays.

(Si de l'Asie, où ma douleur s'est égarée, je porte mes regards sur ma Patrie);

Quelles journées! celles du 14 juillet, 5 et 6 octobre 1789, 21 juin 1791 et 10 août 1792!.... Hommes qui voulez peser dans la balance de la raison, les conséquences résultantes de ces jours à jamais mémorables,

accourez à Versailles ! considérez cette ville jadis royale, enrichie des prodigalités et du faste de la cour; on croit fouler les ruines de Carthage l'ancienne, où de Thèbes aux cent portes. Dans le Château, quel silence ! quel calme ! quelle solitude ! quel abandon !....Du sommet doré de ce palais, hier encore, la demeure des Rois, on n'entend rien ; on n'apperçoit chose au monde qui puisse retracer à l'esprit, la réalité de la grandeur et de la pompe royale ! Magnifique canal, dont les eaux portaient (sous l'ombre épaisse de ces arbres antiques ces gondoles si légères, et tant admirées de nos citadins) où à cette Ménagerie entretenue à si grands frais, où dans ce Palais digne de l'art des Fées . . . .

Eaux limpides, masses mobiles où la lumière et l'ombre dessinaient à l'œil une multitude d'objets si variés ; or, sang, larmes des citoyens ! transformés par Louis en eaux jaillissantes et si belles ! j'ai vu votre limon desséché ; j'ai vu l'herbe croître, servir de pâturages aux animaux des champs. Sublime Volney! où étais-tu ?.... Ah ! les ruines de Palmyre, le labyrinthe d'Egypte, et le lac Mœris, et ces pyramides, et ces obélisques, et ces temples, vides d'habitans, aujourd'hui le repaire des serpens, l'asile des hiboux et des chouettes; oui, ces ossemens éternels des empires abîmés, des royaumes détruits : ces restes de la magnificence, du luxe, et de la vanité mondaine, disent à l'homme qui les contemple; il proclament à son oreille ; ils font retentir au fond de son cœur, cette vérité terrible : « Il n'y a rien sur la terre qu'on puisse comparer au courroux des Nations offensées. »

Qu'ils sont faibles, ces rois! et combien leur sagesse resemble à la folie !... Ils ont dit : Les nations sont notre domaine ; tout le pro-

duit de leur industrie forme notre héritage éternel. Dieu est avec nous, dès le commencement; il sera notre protecteur et notre appui!... Maintenant, ô rois, où êtes-vous?

Du livre intitulé : des Insurrections, ouvrage philosophique, politique etc.

CHANT VI.

Pag. 92. Opitz etc.

L'AUTEUR du recueil intitulé : Choix de poësies Allemandes, nous a donné dans le troisième volume de cette collection précieuse, le POEME DU VESUVE : par MARTIN OPITZ DE ROBERFELD Il observe que cet illustre Poëte a mérité à juste titre d'être appellé le père de la Poësie allemande. C'est à Opitz que je dois l'idée de la comparaison des horreurs du Vésuve, à celles de l'anarchie.

Opitz aprés avoir dessiné à traits de génie, avec cette éloquence sublime qui lui est naturelle, ce phénomène, si terrible dans ses effets; ajoute : (il écrivait en 1631.) « Je ne » citerai point le événemens passés : mais » demande-t-on quels sont les malheurs que » nous annonce ce nouvel embrâsement? La » réponse ne sera pas difficile à trouver.

« Les tems de l'accomplissement sont déjà » arrivés. L'Allemagne est presque consumée

„ par la guerre civile. Le Rhin, le superbe Rhin „ ne porte plus à la mer qu'une onde captive. „ L'orgueilleux Danube est entraîné sous un „ nouveau joug. L'Elbe est teint du sang ré- „ pandu sur ses bords. Quel cœur! ne pleu- „ rerait pas le triste sort de la fameuse cité „ qui est assise sur sa rive ?

Opitz parle de la destruction de Magdebourg. Cette Ville fut emportée d'assaut par le Comte de Tilly, Général de l'Empéreur Ferdinand II, le 10 Mai 1631, à sept heures du matin; lorsque les bourgeois qui se fiaient à une négociation, goûtaient les douceurs du sommeil; le pillage et les massacres durèrent trois jours; de quarante mille habitans, Il ne s'en trouva que quatorze cent; tous les autres furent egorgés sans distinction d'âge ni de sexe; la ville fut réduite en cendres, et les cadavres jetés dans l'Ebre. Je renvoye le lecteur à l'ouvrage cité; Il sera pénétré d'un profond sentiment d'admiration pour Opitz, qui nous a peint d'une manière toute sublime les horreurs de la guerre, et les compare à ceux du Vésuve embrâsé.

CHANT VIII.

Pag. 104. Qui a changé la superbe Babylone etc.

Ici, dit l'éloquent Volney, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siège d'un empire puissant: Oui, ces lieux maintenant si

déserts, jadis un multitude vivante animoit leur enceinte; une foule active circuloit dans ces routes aujourd'hui solitaires ; en ces murs où règne un morne silence. retentissoient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allegresse et de fête : ces marbres amoncelés formoient des Palais réguliers, ces colonnes abattues ornoient la majesté des Temples ; ces galeries écroulées dessinoient les places publiques. Là pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchans de sa subsistance, affluoit un peuple nombreux : Là, une industrie créatrice de jouissances, appelloit les richesses de tous les climats, et l'on voyoit s'échanger la pourpre de Tyr, pour le fil précieux de la Sérique; les tissus moëlleux de Kachemire, pour les tapis fastueux de la Lydie ; l'ambre de la Baltique, pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophir. pour l'étaim de Thulé:

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante ; un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! au concours bruyant qui se pressoit sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques.

L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les Palais des Rois sont devenus le repaires des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des Dieux.... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire ! comment se sont anéantis tant de travaux !....Ainsi donc périssent lés ouvrages des hommes ! ainsi s'évanouissent les empires et les nations.

L'histoire des tems passés se retraçoit vivement à ma pensée ; je me rapellois ces siècles anciens, où vingt peuples fameux éxis-

toient dans ces contrées ; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tybre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerrannée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disois-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptoit alors cent villes puissantes !... Ces campagnes étoient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux, et de toutes parts l'on ne voyoit que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées.... Ah ! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie ? Que sont devenue tant de brillantes créations de la main de l'homme ? Où sont-ils ces palais de Persépolis : ces temples de Baalbec et de Jérusalem ? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces atteliers de Sidon ; et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats ? et ces laboureurs et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'Êtres vivans, dont s'énorgueillissoit la face de la terre ? Hélas ! je l'ai parcourue. cette terre ravagée ! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur ; et je n'ai vû qu'abandon et que solitude.... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages ; et je n'en ai vû que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés. les villes sont détruites ; et la terre nue d'habitans n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres.... Grand Dieu ! d'où viennent de si funestes révolutions ? par quels motifs la fortune de ces contrées a-t elle si fort changé ? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites ? pourquoi cette ancienne

population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée ?

Dites, race perverse et hypocrite, si ces lieux sont réduits en solitudes, est-ce Dieu qui en a causé la ruine? est-ce sa main qui a renversé ces murailles, sappé ces temples, mutilé ces colonnes ? ou est-ce la main de l'homme ? Est-ce la main de Dieu qui a porté le fer dans la ville, et le feu dans la campagne ; qui a tué le peuple, incendié les moissons, arraché les arbres, et ravagé les cultures ? ou est ce le bras de l'homme ? et lorsqu'après la dévastation des récoltes, la famine est survenue, est-ce la vengeance de Dieu, qui l'a produite, ou la fureur insensée de l'homme ? Lorsque dans la famine, le Peuple s'est repu d'alimens immondes, si la peste a suivi, est-ce la colère de Dieu qui l'a envoyée, ou l'imprudence de l'homme? Lorsque la guerre, la famine et la peste ont moissonné ses habitans, si la terre est restée déserte! est ce Dieu qui l'a dépeuplée? Est-ce son avidité qui pille le laboureur, ravage les champs producteurs, et dévaste les campagnes, où l'avidité de ceux qui gouvernent? Est-ce son orgueil qui suscite des guerres homicides, où l'orgueil des rois et de leurs ministres? est-ce la vénalité des organes des Lois? Sont-ce enfin ses passions qui, sous milles formes, tourmentent les individus et les peuples, où sont-ce les passions des hommes? et si, dans l'angoisse de leurs maux ils n'en voient pas les remèdes, est-ce l'ignorance de Dieu qu'il en faut inculper, ou leur ignorance? Cessez donc, ô mortels, d'accuser la fatalité du sort, ou les jugemens de la Divinité! Si Dieu est bon, sera t-il l'auteur de votre supplice? S'il est juste, sera t-il le complice de vos forfaits? Non, non; la bizarrerie dont l'homme se plaint,

n'est point la bizarrerie du destin ; l'obscurité où sa raison s'égare, n'est point l'obscurité de Dieu ; la source de ces calamités n'est point reculée dans les Cieux, elle est près de lui, sur la terre ; elle n'est point cachée au sein de la Divinité ; elle réside dans l'homme même, il la porte dans son cœur.

Le Dieu qui peuple l'air d'oiseaux, la terre d'animaux, les ondes de reptiles ; le Dieu qui anime la nature entière, est-il donc un Dieu de ruines et de tombeaux ? demande-t-il la dévastation pour hommage, et pour sacrifice l'incendie ! veut-il pour hymnes des gémissemens, des homicides pour adorateurs, pour temple un monde désert et ravagé ? Voilà cependant, races saintes et fidelles, quels sont vos ouvrages ! Voilà les fruits de votre piété ! Vous avez tué les peuples, brûlé les villes, détruit les cultures, réduit la terre en solitudes, et vous demandez le salaire de vos œuvres !

Voyez dans l'Ouvrage, intitulé *Les Ruines*, d'où ce passage est tiré, avec quelle profondeur de pensée et quelle fierté ; avec combien de sagesse notre Volney a dessiné le tableau des maux et des calamités qui sont nés par l'action du Despotisme.

Ibidem. Et Tyr la Reine des etc.

(Tyr) Ville superbe, qui repose aux bords des mers ! *Tyr* ! qui dis : mon Empire s'étend au sein de l'Océan, écoute l'oracle prononcé contre toi ! Tu portes ton Commerce dans des Isles (lointaines.) Sous ta main les sapins de *Sanir* deviennent des Vaisseaux ; les cèdres du *Liban*, des mats ; les

peupliers de *Basan*, des rames. Tes matelots s'asseyent sur le buis de *Chypre* orné d'une marquetterie d'Ivoire. Tes voiles et tes pavillons sont tissus de beau Lin de l'*Egypte*; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'*Hellas* (l'Archipel.) *Sidon* et *Arouad* t'envoyent leurs rameurs; *Djabal* (*Djebilé*) ses habiles constructeurs; tes géomètres et tes sages guident eux-mêmes tes proues; tous les Vaisseaux de la mer sont employés à ton commerce. Tu tiens à ta solde le *Perse*, le *Lydien*, l'*Egyptien*. Tes murailles sont parées de leurs boucliers et de leurs cuirasses. Les enfans d'*Arouad* bordent tes parapets; et tes tours, gardées par les *Djèmedéens* (peuple Phénicien) brillent de l'éclat de leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négocier avec toi; *Tarse* envoye à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étaim, du plomb. L'*Yonie*, le pays des *Mosques* et de *Teblis* t'aprovisionnent d'Esclaves et de Vases d'airain; l'*Armenie* t'envoye des mules, des chevaux, des cavaliers. L'Arabe de *Dedan* (entre Alep et Damas) voiture tes marchandises; des Isles nombreuses échangent avec toi l'Ivoire et l'Ebène; L'*Araméen* (les Syriens) t'aporte le rubis, la pourpre, les étoffes piquées, le lin, le corail, et le Jaspe. Les enfans d'*Israël* et de *Juda* te vendent le froment, le baume, la myrrhe, le raisiné, la raisine, l'huile; et Damas le vin de *Halboun* et des laines fines. Les Arabes d'*Oman* offrent à tes marchands, du fer poli, *la Canelle*, le roseau aromatique; et l'Arabe de *Dédan* des tapis pour s'asseoir. Les habitans du Désert, et les Chaiks de *Kedar*, payent de leurs chevreaux et de leurs agneaux tes riches marchandises. Les Arabes de *Saba* et *Ramé* (dans l'Yémen) t'enrichissent par le commerce des aromates, des pierres précieuses, et de l'or.

Les habitans de *Haran*, de *Kalané* (en Mesopotamie) et d'*Adana* (près de Tarse) facteurs de l'Arabe de *Chebu* (près de Dédan,) de l'Assyrien et du Chaldéen, commercent aussi avec toi, et te vendent des châles, des manteaux artistement brodés ; de l'argent, des mâtures, des cordâges et des cèdres ; enfin les Vaisseaux (vantés) de Tarse, sont à tes gages. O Tyr ! fière de tant de gloire et de richesses ; bientôt les flots de la mer s'élèveront contre toi, et la tempête te précipitera au fond des eaux. Alors s'engloutiront avec toi tes richesses ; avec toi périront en un jour ton commerce, tes négocians, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes soldats, et le peuple immense qui remplit tes murailles. Tes rameurs déserteront tes Vaisseaux ; tes pilotes s'asseyront sur le rivage, l'œil morne contre terre. Les peuples que tu enrichissois, les Rois que tu rassasiois, consternés de ta ruine, jetteront des cris de désespoir. Dans leur deuil ils couperont leurs chevelures ; ils jetteront la cendre sur leur front dénudé ; ils se rouleront dans la poussière, et ils diront : Qui jamais égala *Tyr*, cette Reine de la mer ? VOLNEY, Voyage en SYRIE et en EGYPTE ; tome II, page 205 et suivantes.

Pag. 106. Ce sont les Conquérans etc.

On a calculé que César a fait périr trois milions d'hommes.

Les armées de Gengiskan détruisirent les trois grandes capitales du Khorasan, Maru, Neisapour et Herat ; le dénombrement exact des habitans qui perdirent la vie, montait à 4,340000.

Tamerlan, né dans un siècle moins barbare, et élevé dans la religion mahométane, ne fut

pas moins féroce qu'Atila ; et ce dernier a égalé Timur en meurtres et en destructions.

L'épithète de FLÉAU de Dieu pouvait également convenir à l'un et à l'autre. *Voyez* GIBBON, Histoire de la Décadence et de la chûte de l'Empire Romain.

(*Nota*, SCHAE, nom Persan qui signifie *Roi.*)

FIN DES NOTES.

Je prie le lecteur qui voudrait faire un rapprochement de cet ouvrage, à ce qui a été écrit par ISAÏE *sur Babylone, Damas et Tyr ; de méditer dans les écrits* D'ISAÏE, *les chapitres XIII, XIV, XVII, XXI, XXIII, XXV et XXXIII. Il me suffit de les indiquer ici.*

Voyez encore les trois chapitres du prophète NAHUM.



DISCOURS

Prononcé en Septembre 1792, à l'Assemblée générale de la Section du Temple,

Par THÉOPHILE MANDAR,

Sur l'horreur des journées des 2, 3 et 4 du même mois;

*Pour servir de Réfutation à un Arrêté de la Section de ****** par lequel on avait osé demander que les Sections de Paris déclarent qu'elles avaient consenti et approuvé les malheurs de ces journées mémorables.*

CITOYENS,

VOUS l'avez entendu; vos oreilles ont été frappées par cet Arrêté de la Section de ***** comme l'ont été les deux mille victimes égorgées dans

nos murs, sous nos yeux; je convoque aujourd'hui tous les cœurs, toutes les pensées; que vos cœurs, que vos pensées, attentifs à mes paroles, forment seuls cet auditoire; oubliez qui je suis, où vous êtes; et que cette Assemblée n'est pas très-éloignée du lieu de la scène des massacres.

Oubliez que nous sommes ce peuple chez lequel un très-grand crime a été commis. Un très-grand crime! ah! c'est de tous les attentats le plus noir, le plus atroce, le plus infâme. Il suffirait pour déshonorer le genre-humain tout entier, s'il n'avait été commis, car vous le savez tous, en d'horribles circonstances, en des momens extrêmes.

Le Prussien était à Châlons; le tocsin! le tocsin nous appelait aux armes, ce fut pendant, ce fut alors que, d'un pas redouble, que transporté sur les aîles rapides du plus ardent amour de la patrie, alors que nos héros ceignaient l'épée et revêtaient le courage, l'audace et la valeur; ce fut pendant ce temps, alors que le peuple Français fit front à l'ennemi dont la présence insultait à sa liberté; ce fut pendant ce pas, qui de Paris nous transporta dans les plaines de la Champagne, que tout-à-coup un orage de crime a souillé ma patrie.

Quel orage ! il a duré près de cent heures consécutives ; pendant cent heures on a entassé le crime, la plainte et l'horreur dans nos murs ; quel serait donc l'éclat d'une action vertueuse, qui aurait exigé de la part des sages qui l'auraient conçue, un laps de cent heures ? A peine ce serait assez de la plus longue vie pour admirer un acte de vertu qui aurait duré quatre jours et quatre nuits, sans aucun repos, ni intervalle de tems.

Il me semble, Citoyens, que toutes les générations à venir sont ici présentes, assises au sommet de ces tribunes, elles se forment en tribunal de grands censeurs ; l'accusé, c'est toi, peuple de Paris ; victimes immolées, vous poussez un seul cri, et vous dites à ces juges, à ces grands censeurs :

« Nous n'étions accusés d'aucuns
» crimes ; nous gémissions dans la
» solitude, à l'abri des hautes mu-
» railles de nos prisons ; et tout-à-coup
» nous avons été égorgés comme ces
» animaux qui servent à la nourriture
» de l'homme. Notre sang a été repandu
» à grands flots ; en un moment, des
» poignards, des massues ont dévoré
» notre vie ; et ni l'age, ni le

„ souvenir de nos vertus ; rien n'a pu
„ nous défendre ; et ce n'est pas un à
„ un, au milieu d'une forêt, que nous
„ avons été attaqués ; c'est tous ensemble,
„ au milieu d'une ville immense. Nos
„ corps ont été ramassés dans des tom-
„ bereaux comme la chair des plus vils
„ animaux ; nos corps n'ont pas même
„ obtenu la sépulture ! Vous qui naîtrez
„ après nous, et qui habiterez Paris, oyez
„ notre plainte, et jugez-nous. „

Et, c'est par nous : c'est par ce père de famille que je vois assis près de son vieux père ; c'est par chacun des Français aujourd'hui vivans, qui habitent Paris ; c'est en présence de nos vierges, de nos femmes enceintes, et de nos jeunes enfans ; c'est en présence de tout ce que la France contient d'hommes vertueux et sensibles ; qu'aujourd'hui, foulant aux pieds la majesté du nom Français, vous boiriez tout le sang versé dans ces journées d'horreur, et vous diriez : Où est le crime ?

Où est le crime ? Dieu ! qui m'inspire ce transport de fureur qui m'embrase et qui me dévore, tout le sang innocent, versé par des scélérats, ce sang ! il serait bu ? Ceux qui le boiront s'écrieraient dans l'ivresse de leur féroce rage : Où est le crime ! Où est le crime ? Malheureux

qui dites où est le crime, accompagnez avec moi cet homme né dans les déserts de l'Asie. Il a passé à Constantinople, il y a vu des Français..... Il descend à Marseille, il se rend à Toulon. On lui montre, dans l'arsenal de ce port, la corderie, et la voilerie qui est au-dessus; il examine la machine à mâter, il admire tout l'effort du génie Européen. Arrivé enfin au magasin des armes, on lui vante ces énormes boucliers, et ces longues épées, et tout cet attirail de carnage et de mort, attributs de la guerre, instrumens de ses fureurs; on lui dit: Voilà tout l'arsenal, vous avez tout vu.

Il s'arrête, il pâlit, sa voix se trouble, ses yeux versent des larmes; que va dire ce voyageur? Il vient des limites de l'ancien monde, il est né en Asie. Cet homme a ouï parler.... Mais écoutons le lui-même. « Où sont donc emmagasinés dans vos arsenaux; dans quel lieu, loin des rayons du soleil, déposez-vous ces instrumens si lourds que vous nommez *massues*; et ces poignards avec lesquels vous sauvez la patrie dans les jours du danger; où sont ces instrumens de mort avec lesquels, pendant un siècle d'heures, vous avez versé le sang de tant de prisonniers? » Il dit; et des larmes

abondantes coulent de ses yeux, brisent sa voix.

Que répondre à cet homme ? il est né en Asie !

Et, Citoyens, fixez avec moi vos regards sur cette grande route, et considérez ce qui s'y passe.

Des assassins viennent d'attaquer plusieurs voyageurs, et se sont partagés le butin du crime ; tout-à-coup la voix du sang qu'ils ont répandu jete la terreur dans leur ame ; où se cacheront-ils ? que feront-ils ? ce qu'ils feront ! Ils vont se trouver tout-à-coup plus innocens que l'enfant dans le sein de sa mère. Ecoutez, citoyens ; entendez ce que leur conseille leur Orateur.
« Faisons bonne garde, à droite, à
» gauche, et au milieu de la route ;
» arrêtons tous les voyageurs, exigeons
» de chacun d'eux quelque soit son
» âge, ou son état ; femme, vieillard,
» père de famille, enfant ou jeune
» fille, les vierges mêmes ; que tous
» trempent leurs mains dans le sang
» que nous avons répandu, qu'ils l'es-
» suient avec leurs vêtemens ; que per-
» sonne n'échappe à cet ordre ; alors,
» l'horreur du sang par nous versé,
» devenant commune à un grand nom-
» bre ; plus ce nombre sera grand, moins

„ notre attentat nous paraîtra criminel.
„ Associons à ce forfait, femme, vieil-
„ lard, père de famille, enfant ou jeune
„ fille, et n'exceptons pas même les
„ vierges. „

Et voilà, Citoyens, voilà par quels moyens les vautours à face humaine, les égorgeurs des 2, 3 et 4 Septembre, protégés par un orateur scélérat, voudraient vous rendre non pas leurs complices, ils connaissent la pureté de vos cœurs; non pas des co-assassins, ils savent que vos bras ne sont armés que pour protéger et pour défendre; que veulent-ils donc? Ce qu'ils veulent! Ils luttent, ils se défendent contre le remords, ils voudraient que vous le partagiez avec chacun d'eux; ils vous demandent de les absoudre; ils vous conjurent de ne les punir pas; ils essayent de tous les moyens pour obtenir que les Sections de Paris se placent sous l'étendart fulminant de l'insurrection, entre le glaive des lois et leurs coupables têtes. Ils vous demandent, dans l'espérance d'obtenir votre appui, que vous déclariez que ces journées ont été nécessitées par les circonstances du moment. Assassins! vous me rencontrerez par-tout; je vous poursuivrai jusques dans le Tartare. La voix du sang versé

a retenti dans tous mes membres. Vous me trouverez, le jour, la nuit, debout pour vous confondre et pour vous terrasser ; je m'armerai contre vous de toute l'horreur qui s'attache à vos pas ; je saisirai dans vos propres cœurs les serpens du remords, j'en formerai une verge de fureur, je vous en frapperai ; où fuirez-vous ?..... Citoyens ! non ! rien n'égale l'indignation que je ressens ; et, Citoyens ! car c'est la vérité, je préférerais descendre vivant dans l'horreur des tombeaux, m'y nourrir de ma propre chair, plutôt que de partager la lumière du jour, plutôt que de respirer le même air avec les citoyens d'une ville, qui souilleraient sa gloire par la déclaration demandée ; « Que les 2, 3 et 4 Septembre » ont été commis par les citoyens de » Paris, et de leur plein consentement, » et que ces soixante-douze heures du » crime ont été nécessaires pour sauver » la patrie. » Égorgeurs des 2, 3 et 4 Septembre ! me voici ; je vous déclare que je désapprouve, que j'abhorre votre action ! Je vous déclare que vous méritez la mort ; vous la méritez tous. Mais, avant que vous m'assassiniez, sur vos fronts on verra fumer le sang que vous avez répandu. Il criera vengence ! et ce cri de vengeance sera

entendu par la Convention Nationale ; plutôt ou plus tard, la Convention Nationale, digne, sage, grande, juste, sera sevère ! Mânes plaintives ! vos pleurs sont entendus (*).

Mais, citoyens ; car vous partagez aussi toute mon indignation, et le silence dont vous m'honorez, parle plus haut que les accens de ma douleur. Il y a ici, je les apperçois, des femmes enceintes ; regardez ces mères de famille, leurs cheveux se hérissent ; leurs yeux sont baignés de larmes ; elles éprouvent je ne sais quel malaise ; elles ne pourraient elles-mêmes en expliquer la cause. Ecoutez ! écoutez tous ! je vais vous l'annoncer : on vous a proposé, car l'arrêté que l'on vous demande serait la même chose, on vous a proposé d'imprimer sur vos fronts, comme avec un fer chaud, ces mots terribles : « C'est „ nous, peuple de Paris, qui avons „ commis les assassinats des 2, 3 et „ 4 septembre ; „ ou, ce qui est plus rapide, on vous a demandé que vous inscriviez sur vos fronts ces seuls mots : 2 *Septembre*.

Or, citoyens ! voici ; car je l'entends,

(*) Ici je fus interrompu par un vieillard ivre. Il s'écria : *Eh ! laissez-le finir sa longue jérémiade.* Je répondis : *Deux Septembre, tais-toi !*

il tonne à mon oreille, il rugit dans mon cœur. Ecoutez ! dans le sein de sa mère l'enfant-embryon s'agite ; il a aussi compris l'horreur de ces massacres ; c'est sur le front de son père, de sa mère, que des scélérats voudraient imprimer l'opprobe et l'ignominie ; dans le sein de sa mère l'enfant s'agite ; il s'y place à genoux ; il s'écrie : « ô mère ! ne permets pas que je » naisse pour partager cette horrible » infamie. » Ses larmes, sa voix, sa douleur se confondent pour exprimer ces seuls mots : « ô mère ! ne per- » mets pas que je naisse pour partager » cette horrible infamie (*). »

Et, citoyens, qui vous peut rassurer contre la colère de Dieu ? Qui vous a dit que l'Eternel aussi pardonnera ce crime ? mais que deviendrait Paris, si Dieu, dont le regard embrasse à-la-fois tous les mondes, déployant son ire terrible, de cette même voix de laquelle il créa les cieux, adressant la parole à nos ayeux, dont les cendres reposent sans remords et sans troubles ; éveillait leur poussière, leur tenait ce discours ; car qu'y a-t-il d'impossible à celui par qui la sève circule dans toutes les plantes,

---

(*) Un frémissement d'épouvante et d'effroi s'empara de tous les auditeurs.

et qui a crée l'homme ; que ne peut celui qui élève les empires et qui les abaisse ? Si vous tentiez de souiller l'honneur et la gloire de ma patrie ; à la face de tous les peuples, en présence de nos neveux, qui vous assure que Dieu, ranimant la poussière de nos vertueux ancêtres, ne leur dirait pas ? " Vous qui avez vécu sans crime, ac-" courez tous ; vous vivrez autant de " jours que j'avais ordonné pour tout " ce peuple. " Et s'adressant à nous, nous disait : " race infâme, vous qui " avez commis les 2, 3 et 4 septem-" bre, vous qui avez applaudi à ce " forfait, vous qui, pouvant l'empêcher, " l'avez ordonné ; et vous qui devant " le punir, ne l'avez pas puni ! race " d'assassins, race infâme ! insurgerez-" vous contre Dieu ? Enchaînerez-vous " son tonnerre ? avec quels liens retien-" drez-vous captifs la famine, la guerre et " la peste, si ! ..... "

Je demande l'ordre du jour, motivé sur l'horreur que vous éprouvez tous.

L'assemblée passe unanimement à l'ordre du jour.

LETTRE DE L'AUTEUR,

A M*****.

Sur l'origine du Despotisme.

Paris, le I.er Vendemiaire,
An IV Rép.

UN homme bon, après avoir gouverné long-tems, s'est acquis des droits à l'estime de ses concitoyens ; il en est chéri : on a admiré sa modération, on a recueilli les fruits de sa sagesse ; cet homme n'est pas seulement aimé des citoyens, il en est révéré : apres le nom de Dieu, il n'y a rien de plus sacré que la mémoire de cet homme ; sa vie a causé une vive admiration ; il meurt, et de tous côtés, on n'entend, qu'un cri de douleur. Son fils se présente ; comment ne pas chérir l'héritier d'un nom adoré ? il a tous les traits de son père ; jeune, il promet de longs jours ; le peuple ne consulte que sa reconnaissance, il sacrifie sa liberté ; il a tant aimé le père, comment hairait-il le fils ?... Celui-ci jouit d'un pouvoir sans bornes ; la confiance dont il est revêtu, le souvenir toujours récent du bonheur dont son père a doté la patrie, tout concourt à diminuer la surveillance des citoyens ; aux yeux de plusieurs, ce serait un crime envers le bienfaiteur de la patrie, que de soumettre la conduite de son fils à la cen-

sure ; ils ressemblera à son père ! ... S'écrie le peuple ; et le fils du grand homme succède à ses dignités, à sa puissance ; et la renommée de son père, le souvenir chéri de son administration sage, cimentent l'autorité du fils. Celui-ci n'est pas l'émule de son pére ; il n'a ni son expérience ni sa sagesse ; et néanmoins il en recueille les fruits ; il règne en paix, il fait la guerre par ses généraux ; il sont vainqueurs, et la gloire de leurs armes vient se confondre aux pieds du trône, avec la réputation de celui qui règne ; de grands hommes consentent à protéger, par leurs opinions et par leurs ouvrages, et à consolider par la sagesse de lenrs conseils, une autorité encore mal assurée ; le peuple voit sans défiance l'enchantement d'un règne fécond en évènemens ; la mélodie d'un bonheur que rien n'altère, qui est proclamée par ceux que Dieu n'avait fait naître que pour éclairer les peuples sur la nature de lenrs droits, que pour proteger la liberté, que pour lui servir d'égide ; tout concourt à inspirer aux citoyens cette confiance aveugle qui naît de l'habitude de la confiance méritée : alors les opinions sont parfaitement calmes, les sentimens parfaitement d'accord, tous les cœurs sont épris également de l'amour du repos : quelques nuages, quelques mouvemens séditieux se manifestent chez une nation voisine, heureux infiniment par la comparaison que l'on fait du calme réel dont on jouit soi-même, on croit avoir atteint le dernier période du bonheur ; le despotisme naît. Eh ! qui le croirait ? il est fils du bonheur et de la confiance : les bons rois sàns même qu'ils s'en doutent, sont pères de l'affreux despotisme.

Du Livre intitulé : Des Insurrections etc.

Salut et Fraternité,

THÉOPHILE MANDAR.

PROJET D'ADRESSE.

L'assemblée électorale de Paris, vers le 19 Mai 1793, sur la motion présentée par THÉOPHILE MANDAR, *de faire une Adresse aux 88 Départemens ; pour les dissuader des bruits calomnieux que l'on répandait contre les Parisiens, le nomma avec deux autres Électeurs, pour la rédiger. En conséquence il composa ce Projet d'Adresse. La journée du 31* MAI *survint tout-à-coup, et l'Adresse ne fut point envoyée ; elle n'avait pas encore été lue.*

CHERS CONCITOYENS,

LES mouvemens d'une ville dont la population se trouve composée de citoyens nés sur tous les points de la République ; l'opinion dont les orages se renouvellent avec les événemens de la guerre, avec les troubles de l'intérieur, et avec toutes les discussions qui ont quelque rapport aux grands intérêts de la Patrie ; tels sont, Citoyens, les grands objets a l'aide desquels on a essayé d'égarer nos frères des Départemens sur le compte des Citoyens de Paris.

Vous le savez tous, chers concitoyens, lorsque Paris a crié AUX ARMES contre la tyrannie, vous avez en même tems que nous, et spontanément avec nous, couru aux armes. Le 14 Juillet 1789 vous avez fait écho à nos efforts ; et la

révolution a été universellement soutenue. Depuis le 10 Aout, à l'instant ou nous renversâmes, avec la royauté, tous les instrumens d'oppression qui existaient encore ; vous, et vous seuls, nous avez servi de rempart contre l'invasion des tyrans. Bientôt, à la vérité, nos muscles, nos bras, nos cœurs, nos volontés s'harmonisèrent ; et un seul sentiment devint le même pour tous ; les dangers de la Patrie furent partagés par tous les citoyens. Quelle fut grande, et combien elle fut admirable l'harmonie qui regnait entre vous et nous ! Quelle famille était plus unie ?

La trahison de Dumouriez aurait-elle donc des ramifications si étendues ? Son génie astucieux et sa perfidie triompheraient-ils de nos efforts ?

Divisez pour regner, disent les tyrans. Trahissez, pour diviser, et pour tout anéantir, ont-ils dit à Dumouriez. Réussiront-ils ?.... Ah ! plutôt que de voir s'accroître leurs succès liberticides, plutôt que de voir la dévorante anarchie souiller de son soufle impur, le sol de la liberté, plutôt que d'ajouter à leur puissance par des divisions intérieures sans objet comme sans motif, plutôt que d'aiguiser les armes de nos ennemis, plutôt que de leur laisser appercevoir le défaut de la cuirasse qui couvre la liberté, plutôt que de souffrir cette opprobre, et cette ignominie !.... Ah ! vous l'entendrez sans prévention, cette vérité que nous dont les parens sont tous au milieu de vous ; que nous dont l'industrie, dont la richesse, et dont la puisance cesseraient tout-à-coup, si nous étions assez aveugles pour oublier que vous êtes à notre égard, cette source d'hommes robustes, de citoyens purs, (et disons le, car c'est la verité,) vous formez le grand atelier où se préparent à l'avance, où se forgent, où sont jetés en bronze, tous ces grands hommes dont la renommée survit aux siécles.

Trahissez, pour diviser, se sont écriés les rois conjurés, et vous les verrez se dévorer les uns les autres.

Mais, chers Concitoyens, nous voulons, et ne voulons être qu'un seul avec vous. Que le géant dont les cent bras portent par-tout l'effroi et la terreur, ne soit jamais le simbole de notre division ! Levons-nous ; tous, soyons debout ! Nous sommes ces frères, ces amis à qui vous avez rendu cœur pour cœur, main pour main ; nous sommes ces hommes qui ne se sont levés les premiers contre le despotisme que, parce que tous les regards étaient fixés sur nous ; que plus près du monstre, nous devions l'attaquer les premiers. Les dangers n'ont-ils pas été communs entre vous et nous ? Serions-nous libres, si vous cessiez d'être libres ? Si nous sommes calomniés auprès de vous, comment nos cœurs s'uniront-ils par les sentimens de l'amour ?

Vous le savez, Citoyens, si nous avons été grands, nous l'avons été tous en même tems ; si nous avons éprouvé des revers, ils ont été communs entre nous.

Que veulent les Parisiens ? Une Constitution sage, des lois génératrices de la plus grande somme de bonheur.

Que veulent nos fréres des Départemens ? Les voûtes de la Convention Nationale retentissent encore de leurs demandes, de leurs vœux.

Et maitenant, Concitoyens, ne voyez-vous pas un systême désorganisateur dont le plan s'exécute par-tout-à-la-fois, dont tous les ressorts paraissent combinés, de manière à n'agir à Paris que par la réaction des Départemens et qui agit en raison progressive de l'inertie de certains ressorts rapprochés à dessein, et destinés à acquérir une accélération de puissance, un accroissement de vîtesse et un effet si violent qu'il semble que ce soit le génie de Vauban qui

ait miné le sol tout entier des opinions, pour ne les opposer les unes aux autres, qu'au moment de leur inévitable explosion. Citoyens, nous voyons toute la profondeur de la playe, nous en ressentons les élancemens douloureux; ah! les maux qui désolent notre chère Patrie sont si grands, qu'il est besoin plus que jamais, dès actuellement, mais le jour, mais la nuit, mais à chacune minute, de la réunion la plus franche, et de l'harmonie la plus sincère! Il faut, et nous vous le demandons tous, au nom de nos neveux, dont l'héritage ne serait que des ruines, au nom de la Patrie dont la liberté semble menacée de l'anéantissement; chers Concitoyens! nos frères, nos amis, vous, nos remparts, vous les bras dont nous sommes les mains, vous dont les cœurs ont palpité sur nos cœurs émus ensemble et courageux ensemble; Oui, nous vous le demandons: Écartez bien loin toute espèce de calomnies. Voyez Paris tel qu'il est, et non pas tel que ses ennemis ont osé vous le montrer.

AVIS.

Les autres ouvrages de Théophile MANDAR sont: de la Souveraineté du Peuple, et de l'Excellence d'un État libre, traduit de l'anglais de Marchamont-Néedham, enrichi de notes de J. J. Rousseau, Mably, Raynal, Montesquieu, Bossuet, etc. etc. 2 vol. *in*-8°.

Des Insurrections; ouvrage philosophique et politique, sur les rapports des Insurrections avec la Liberté et la Prospérité des Empires, 1 vol. *in*-8°. de 600 pages, avec cette épigraphe:

« Combien il importe à ton bonheur, ô » Peuple! que tu ajoute la sagesse à ta puis» sance! »

369.

Voyage en retour de l'Inde, par une route en partie Inconnue jusqu'ici, à travers l'Arménie et la Natolie, ou Asie mineure, pendant les années 1787 et 1788; par THOMAS HOWEL, traduit de l'Anglois. ---- Observations sur le retour de l'Inde en Europe, par le grand Désert, et à travers l'Egypte, par le Colonel JAMES CAPPER; 1 vol. in-4°. avec Cartes, imprimé par ordre du Comité d'Instruction Publique, à Paris, de l'Imprimere des Lois. Se trouve chez l'Auteur de cet Ouvrage, N°. 56, rue de la grande-Truanderie.

Histoire de la Décadence et de la chûte de l'Empire Romain, abregé du grand Ouvrage de M. GIBBON, par lui-même. Traduit de l'Anglois, 3 vol. in-8°. actuellement sous presse.

Cet Ouvrage est comparable à celui de Montesquieu; « De la grandeur et de la Décadence des Romains. »

De l'Imprimerie de HAUTBOUT l'aîné, Jardin de l'Orangerie.